This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06730031 3

V. 2
*GAH
Caillot

VOYAGE
AUTOUR
DE MA BIBLIOTHÈQUE,

ROMAN BIBLIOGRAPHIQUE,

OU LES GENS DU MONDE ET LES DAMES PEUVENT APPRENDRE

A former une Bibliothèque de bons ouvrages, dans quelque genre que ce soit.

PAR ANT. CAILLOT,

Auteur du Voyage religieux et sentimental aux quatre Cimetières de Paris ; de l'Histoire d'un Pensionnat de jeunes demoiselles, etc.

Il n'importe pas d'avoir et de lire beaucoup de livres, mais d'en avoir et d'en lire de bons.

SENEC.

TOME II.

PARIS,

L. HAUSSMAN ET D'HAUTEL, IMPRIM.-LIBRAIR., rue de la Harpe, n.° 80.

1809.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
760690 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1935 L

Printed in France.

VOYAGE

AUTOUR

DE MA BIBLIOTHÈQUE.

CHAPITRE Ier.

Mon rêve. Retour de mon ami. Courte discussion entre nous au sujet des Orateurs, des poëtes, et des traductions de leurs ouvrages.

LA lassitude que j'avois éprouvée, et que je ressentois encore, malgré le repas que j'avois pris et

la scène amusante dont le banquier m'avoit fait jouir, me fit bientôt éprouver le besoin du sommeil. Je me mis donc au lit, un peu avant le coucher du soleil, ayant la tête tout occupée des livres que j'avois vus, et des entretiens que j'avois eus avec mon ami.

A peine m'étois-je endormi, que je vins à rêver que l'Empereur m'avoit nommé bibliothécaire de la bibliothéque impériale, et inspecteur général des bibliothéques de l'Empire, avec l'éminent privilége de travailler avec lui, une fois par an. Tout épouvanté des devoirs que m'imposoit un tel honneur, je cherchai d'abord les

moyens que j'aurois à employer pour ne jamais rien dire à ce grand monarque, qui ne fût conforme à ses intérêts, et à ceux de la république des lettres. Après y avoir beaucoup réfléchi, je rédigeai, pour la prochaine audience qu'il devoit m'accorder, un rapport dont je me rappelle à peu près la substance.

« Sire, lui disois-je, votre Majesté, en me nommant bibliothécaire de sa bibliothéque impériale, et inspecteur général des bibliothéques de son Empire, m'a imposé de grandes obligations, et une tâche d'une telle difficulté, que le zèle ardent dont je suis animé pour son ser-

vice, peut seul m'inspirer le courage de m'y soumettre. Je dirai toute la vérité à votre Majesté ; et nulle considération ne m'empêchera jamais de la lui dire. C'est ce que votre Majesté exige de moi, et c'est le devoir dont je me hâte de m'acquitter. Sire, votre bibliothéque impériale est trop nombreuse, elle renferme beaucoup de livres, ou inutiles, ou dangereux ; elle pourroit être réduite à la moitié, sans que la société en souffrît. Vous trouveriez un grand avantage dans cette réduction, car votre trésor auroit moins d'employés à solder. Sire, les livres sont une puissance. S'ils sont bons, ils secondent la vo-

tre ; s'ils sont mauvais, ils tendent à la contrarier, à l'affoiblir, à la détruire. La même opération pourroit être faite avec plus d'utilité encore sur les bibliothéques des départemens, sur lesquelles j'ai porté un œil sévère. C'est l'intérêt des lettres et des sciences, qui m'autorise à vous tenir ce langage. Plus il y a de livres, moins on réfléchit. L'homme qui lit sans cesse, ne se traîne que sur les pensées des autres; il n'inventera jamais rien, etc. »

J'ajoutai, autant qu'il m'en souvient, d'autres réflexions relatives aux bibliothéques des lycées, que je regardai comme plus propres à entretenir la pa-

resse des professeurs, qu'à leur donner une bonne méthode d'enseignement, et dangereuse pour les élèves qui préfèrent toujours la lecture à la méditation, et à la composition de leurs devoirs; et n'ont point le temps de lire, quand ils s'appliquent à bien remplir la tâche qui leur a été prescrite.

Quand mon ami entra, je venois de me lever, et je me promenois dans la bibliothéque, tout occupé de ce rêve, et cherchant à m'en rappeler les principales circonstances. Je vous trouve l'air bien rêveur, me dit-il: peut-on savoir ce qui vous occupe? J'ai fait cette nuit un singulier rêve, lui répondis-je,

et je lui en fis part aussitôt. -- C'est bien là ce qui s'appelle un rêve ; quand on a passé tout un jour à voyager au milieu des livres, il faut bien que l'on y songe en dormant. Eh bien ! parlons d'autre chose, et continuons notre voyage, si vous y êtes disposé.

Nous en sommes restés, lui dis-je, aux orateurs ; mais pourquoi ne commencerions-nous pas par les poëtes, quoique mon oncle ne les ait placés qu'après les premiers ? Sans-doute, les hommes qui ont parlé le langage des Dieux, doivent précéder ceux qui ne se sont exprimés que comme tout le monde. D'ailleurs les plus

anciens auteurs n'étoient-ils pas des poëtes, à commencer par Moïse, Homère, Hésiode? Quel homme qu'un grand poëte! quel génie il doit avoir! comme son enthousiasme touche à l'inspiration! Peut-on, je vous prie, lui comparer l'orateur qui, asservi aux règles de la froide raison, ne peut jamais s'élever qu'il n'empiète sur le haut domaine de la poésie? Mettons en parallèle Pindare et Démosthène; de quel côté trouverons-nous plus d'audace dans les idées, plus de vivacité et de grandeur dans les images? Si Démosthène est véhément, impétueux, Horace n'a-t-il pas comparé Pindare à un large et profond tor-

rent qui se précipite de la montagne où est sa source, et entraîne tout avec une force irrésistible ?.... *Ruitque profundo Pindarus ore.*

A quoi est bon, interrompit mon ami, ce long raisonnement ? est-ce que je vous ai parlé de la prééminence des orateurs sur les poëtes ? Mais puisque vous avez entamé cette discussion, vous me permettrez de vous dire que votre oncle n'a pas eu un si grand tort, en plaçant dans ses tablettes les discours des orateurs, avant les ouvrages des poëtes. Cet arrangement bibliographique n'est point le résultat d'un jugement de supériorité en faveur des

premiers ; et cela est si vrai qu'un recueil de mauvais discours académiques, précède l'Énéide de Virgile, et les Odes d'Horace. Assurément, vous ne pensez pas que votre oncle ait préféré ces discours aux chefs-d'œuvre des deux plus grands poëtes qui aient existé. Il a donc eu un autre motif. Or ce motif n'est autre que l'antiquité de la prose, qui par sa construction est évidemment l'ouvrage de la nature, tandisque la mesure sans laquelle la poésie n'existeroit point, n'est que celui de l'art. N'est-il pas vrai que les hommes ont parlé avant de chanter ? Il y a donc eu dans le monde des orateurs

avant qu'il n'y eût des poëtes. Que me citez-vous Moïse ? Est ce qu'il n'a pas écrit son Pentateuque en prose? Si Homère a fait discourir en beaux vers les héros de son Iliade, cela veut-il dire que ces guerriers étoient poëtes, et qu'Ulysse déclamoit les belles tirades composées par ce grand homme, quand il disputoit les armes d'Achille ? - Eh bien! nous commencerons par les orateurs. Mais, dites-moi, je vous prie, ajoutai-je, comment nous tirerons-nous de tous ces livres grecs et latins? Faudra-t-il que je compose ma bibliothéque oratoire d'ouvrages qu'il faut étudier, et que moi seul je pourrai comprendre? Assurément, je sais aussi bien

qu'un autre les langues grecque et latine ; cependant, je vous l'avouerai, j'ai souvent besoin de recourir aux dictionnaires. Or, vous conviendrez que c'est là un grand inconvénient pour un homme du monde qui veut lire de suite, et n'a pas toujours le loisir de consulter.

Pendant que je parlois, mon ami avoit les yeux sur une tablette chargée de traductions. — J'ai trouvé votre affaire, me dit-il ; et j'admire le goût avec lequel votre oncle a su rassembler les traductions les plus estimées en langue française, des orateurs grecs et latins. Notre choix sera bientôt fait, et nous passerons

de suite aux orateurs de notre nation. Savez-vous, continua-t-il, en riant, que vous allez donner au monde un exemple bien dangereux, en sacrifiant les originaux aux traducteurs. -- Oh! je ne crains pas, lui répliquai-je, que mon exemple soit contagieux. Plût-à dieu que beaucoup de jeunes gens connûssent au moins les traductions ! Quant aux savans et aux gens de lettres, je sais fort bien qu'ils ne m'imiteront pas. -- Cependant vous vous rangez au nombre de ces derniers. – Je ne sais pourquoi. - Que voulez-vous ? le titre d'*homme de lettres* coûte si peu; et ceux qui se le donnent, sont si assurés de ne pas exciter l'en-

vie ! Je ne renonce pourtant pas au texte de tous les ouvrages de littérature, composés en langue latine ; et j'en ai depuis long-temps quelques-uns qui ne me quittent jamais.

CHAPITRE II.

Orateurs grecs, latins, français. Réflexions sur leur genre d'éloquence.

Les forces nous étoient revenues avec le jour, et une tasse d'excellent chocolat à la vanille n'avoit fait que les accroître. Aujourd'hui, c'est votre tour, me dit Monville, (c'étoit le nom de

mon-ami), de monter et de descendre. Pour moi je vous suivrai de près, et si vous me le permettez, je dirai mon avis sur les traductions que vous rencontrerez ; ce n'est pas que je prétende vous y asservir ; et je ne serai pas fâché que vous cherchiez à faire prévaloir le vôtre.

Je me mis donc à escalader trois ou quatre échelons, pour atteindre la tablette qui contenoit les traductions. Comme Démosthène est le plus éloquent des orateurs grecs, ainsi que Cicéron est le prince des orateurs latins, ce fut lui que je cherchai le premier. Je le trouvai bientôt, accompagné d'Es-

chine, d'Isocrate et de Lysias. Les traductions des harangues de ces quatre orateurs formoient une collection de dix volumes in-octavo; elles portoient le nom de l'abbé Auger. — Bravo! s'écria Monville; sans être excellentes, ces traductions sont jusqu'à présent les meilleures, c'est-à-dire, les plus fidèles que nous ayons. Mais il seroit bien à désirer qu'un homme éloquent, et d'un génie comparable à celui de Desmothène, nous rendît sa véhémence et son impétuosité, en attendant qu'il paroisse, contentez-vous du bon abbé Auger. En voilà assez pour les orateurs grecs. Quant aux harangues choisies des historiens grecs,

en deux volumes in-octavo, que vous devez voir à la suite de votre collection, je vous conseille de les y joindre, quoique vous puissiez les lire dans les traductions d'Hérodote, de Thucydide et de Xénophon. Ne pensez pas toutefois que ces harangues aient été prononcées par les grands hommes auxquels elles ont été attribuées par ces historiens; il vous faudroit croire aussi qu'Alexandre a dit tout ce que Quinte-Curce lui fait dire, et que les généraux romains ont harangué leurs soldats, comme Tite-Live les fait parler.

Si vous faisiez un peu avancer ma voiture, lui dis-je, je me trouverois bientôt en face de

Cicéron, dont j'aperçois de loin huit volumes in-douze. -- Ce sont sans-doute ses oraisons, traduites par Villefort. -- Vous devinez juste. -- Eh bien! tirez-les de leur place, afin que je les réunisse aux traductions d'Auger. -- N'avons-nous pas ces oraisons traduites par d'Olivet? Oui, mais une partie seulement; et Villefort nous les a toutes données. Je vous conseillerai cependant de joindre ces deux traducteurs, dont le dernier est bien plus pur, plus éloquent, et plus correct dans les Catilinaires. -- Puisque nous en sommes à Cicéron, et que nous avons parlé de Démosthène, dites-moi franchement, demandai-je à Monville,

ce que vous pensez de ces deux orateurs, et lequel vous préférez à l'autre ? -- La question que vous me faites-là, me répondit-il, est plus embarrassante et plus captieuse que vous ne pensez. Qui suis-je pour juger ces grands orateurs qui tous deux sont parfaits, quoique dans un genre différent, et qui tous deux ont porté l'éloquence au plus haut point où elle puisse parvenir ? -- C'est là ce qui s'appelle ne vouloir pas se compromettre. Mais quelleque soit la déférence que j'aie pour votre sentiment, je vous dirai que vous ne faites pas beaucoup d'honneur aux orateurs françois que vous placez ainsi au-dessous de ceux

d'Athènes et de Rome. -- Je vois bien, répliqua, Monville, que vous pensez à notre grand Bossuet, dont je vous parlerai, quand vous m'aurez remis le *panégyrique de Trajan*, par Pline le jeune, traduit en françois par M. de Saci. C'est un volume assez mince que vous ne tarderez pas à trouver. Vous avez, je crois, la main dessus. Eh bien! passons aux orateurs françois.

Trois sortes d'orateurs, continua Monville, en se promenant, pendant que je me reposois sur un échelon, trois sortes d'orateurs se sont distingués parmi nous. Les prédicateurs, les avocats et les académiciens, qui tous ont parcouru la carrière de

l'éloquence, dans trois genres bien différens les uns des autres. Ainsi, nous comptons trois sortes de discours ; les discours chrétiens, les discours judiciaires et les discours académiques. Il s'est élevé dans ces derniers temps, parmi nous, une nouvelle espèce d'orateurs qui ont approché plus que les autres de l'éloquence des anciens ; je veux parler de ceux qui dans nos assemblées politiques, se sont rendus célèbres en traitant à la tribune des plus grands intérêts de la Nation : tels sont les Mauri, les Mirabeau, les Barnave, les Vergniaux, etc., qui, par une éloquence toute nouvelle, nous donnèrent de celle des Démosthène et des

Cicéron, une idée que nous n'en avions jamais eue.

Comme vous avez fait votre choix parmi les prédicateurs, vous n'avez plus à rechercher que le recueil des oraisons funèbres de Bossuet et de Fléchier. Il seroit inutile de vous faire l'éloge du premier, comme étant hors de toute comparaison. Ce seroit vous dire que le soleil est un astre éclatant, et que l'aigle est celui de tous les oiseaux qui prend l'essor le plus élevé. Vous connoissez le style brillant du second, qui a déployé dans son oraison funèbre de M. de Turenne tout ce que l'éloquence a de plus majestueux, et tout ce

que l'élocution a de plus harmonieux.

Malheureusement, nous n'avons point d'orateurs du barreau à mettre en parallèle avec nos bons prédicateurs. Aucun d'eux n'a mérité l'honneur de devenir classique. Ce n'est pas qu'il n'y en ait eu de très-éloquens; dans ce nombre je ne compte ni les Patru, ni les Cochin, ni les Saci, dont les plaidoyers, quoique offrant quelques beautés, ne conviennent qu'aux bibliothéques des jurisconsultes; mais la plupart, ou pour mieux dire, tous, ont eu plutôt une éloquence déclamée qu'une éloquence écrite, et ont dû leurs

succès, moins au mérite essentiel de leurs plaidoyers, qu'aux circonstances dans lesquelles ils les ont prononcés, et à l'intérêt du moment. Qui est-ce qui lit aujourd'hui les plaidoyers de Linguet qui s'étoit fait une réputation vraiment colossale, et que des enthousiastes avoient proclamé le Cicéron françois ?

C'est une remarque bien intéressante à faire, interrompis-je, que les ouvrages d'éloquence judiciaire, les plus solides et les plus agréables à la lecture, aient été composés par des hommes absolument étrangers au barreau, je veux parler des *factums* de Pélisson pour le surintendant Fouquet, et des mé-

moires de Beaumarchais. J'ai vu tout à l'heure ces derniers, ajoutai-je avec vivacité. Je les relirai avec le plus grand plaisir, car ils réunissent trois qualités qui distinguent les oraisons de Cicéron, la solidité du raisonnement, le sel de la plaisanterie, et l'élégance du style. Quant aux *factums* de Pélisson, il me suffit de les avoir indiqués à ceux qui voudront se former une bibliothéque plus nombreuse que la mienne.

Votre remarque, interrompit Monville, est aussi juste que curieuse. Je prendrai à mon tour la liberté de vous en faire une d'une autre espèce, c'est que, de toutes ces causes d'un si haut intérêt,

qui furent portées devant les tribunaux, pendant le régime révolutionnaire, aucune, non aucune n'a produit un plaidoyer d'une véritable éloquence, et qui puisse passer à la postérité, si l'on en excepte la défense de Louis XVI, que le nom de l'accusé rend infiniment respectable, si l'on n'y voit moins éclater le talent que le courage de ses défenseurs.

Il me semble, continua Monville, que nous en sommes aux orateurs académiques, qui n'ont d'autres modèles dans l'antiquité que Pline le jeune, panégyriste de Trajan. Le genre de leur éloquence est tout différent de celle des prédicateurs et des avocats.

Aussi est-il nouveau, parmi nous, et ne remonte-t-il que vers les commencemens de l'Académie françoise, qui peut en être regardée comme la créatrice. Vous n'ignorez point que cette assemblée purement littéraire avoit prescrit, dès l'époque de sa fondation, au membre qu'elle avoit reçu, de faire l'éloge du cardinal de Richelieu, avec celui de son prédécesseur, et que chaque année, elle proposoit un prix à l'orateur qui traiteroit le mieux un sujet de morale, qu'elle avoit donné. Voilà, mon ami, l'origine des discours académiques dont aucun ne peut fixer l'attention publique, jusqu'à l'époque du célèbre Thomas. -- Eh quoi!

repris-je aussitôt, vous ne parlez point des éloges de Fontenelle, ni de ceux de d'Alembert? -- A dieu ne plaise que je les oublie, surtout ceux de Fontenelle! mais comme je les regarde moins comme des panégyriques, que comme des vies dans les formes oratoires, je pensois qu'il falloit les renvoyer à l'histoire des hommes illustres, que l'on nomme Biographie. -- Non, mon ami, je crois que c'est ici leur place, car ce sont des éloges qui doivent être regardés comme de véritables discours, ainsi que les panégyriques des saints que l'on range parmi les sermons. Ainsi, trouvez bon, je vous prie, que je retourne à mes ta-

blettes, et que je vous remette les six volumes des éloges des savans, par Fontenelle. — Puisque vous exigez que je vous passe Fontenelle, j'espère, reprit Monville, que vous me passerez Thomas.

Il s'éleva alors entre nous une légère dispute au sujet de cet orateur, dont je m'avisai de critiquer le style, comme trop chargé d'expressions empruntées des arts mécaniques, d'antithèses, et autres figures qui le rendent précieux et recherché. Monville, au contraire, trouvoit dans ce langage inusité des graces toutes nouvelles, et j'avois beau lui dire que *ce n'est point ainsi que parle la nature*, il me

répondoit qu'il y avoit je ne sais quoi de brillant dans cette affectation, qui l'attachoit singulièrement à la lecture des éloges de cet orateur.--Estimons Thomas, lui dis-je enfin, pour ce qu'il a de vraiment estimable; je veux dire, pour la beauté de ses plans, pour l'élévation de ses idées, pour l'honnêteté de ses principes, et pour l'enchaînement de ses pensées. N'auroit-il fait que l'éloge de Marc-Aurèle, il mériteroit la place qu'il occupe parmi nos bons écrivains. Ainsi, je pense comme vous que les cinq volumes in-octavo de l'édition de ses œuvres, donnée par Desessarts, ne seront pas

le moindre ornement de ma collection

Voulez-vous bien compter les volumes que je vous ai remis, dis-je à Monville ? C'est là tout ce que je veux me réserver des discours composés par les orateurs profanes, anciens et modernes.

Ce compte ne fut pas long à faire, car il ne s'en trouva que vingt-huit.

CHAPITRE III.

Romanciers Courte discussion à leur sujet.

PUISQUE nous en sommes à la prose littéraire, me dit Mon-

ville, il me semble que nous ne ferions pas mal de visiter les romanciers et les philologues, avant de passer à la nombreuse collection des poëtes, si toutefois votre oncle les a placés à la suite des orateurs. Je suis bien de votre avis, lui répondis-je ; mais comment faire ? Voilà au moins cinq cents volumes de vers grecs, latins, françois, italiens, etc., entre MM. les orateurs et MM. les romanciers. Il est vrai que cet arrangement n'est point si sacré, que nous devions nous y conformer, sous peine d'innovation. Ne suis-je pas en effet le maître d'aller, de venir, d'avancer, de reculer? Les voyageurs ne reviennent-ils

pas de temps en temps sur leurs pas, pour examiner des objets devant lesquels ils étoient passés, sans y faire attention? C'est là un des grands plaisirs de ceux qui, comme nous, voyagent à pied, de marcher, de s'arrêter, de se retourner, etc. Laissons donc les poëtes; pour un autre moment, nous aurons toujours le temps d'y revenir.

Quel joli pays que celui des romanciers! Qu'il est agréablement situé! reprit Monville. L'imagination qui en est la souveraine n'a rien négligé pour l'embellir. De tout côté, on n'y trouve que des habitans heureux, et dans l'abondance de toutes les choses nécessaires à

la vie ; l'amour est la seule divinité que l'on y adore ; il n'y a point d'autres guerres que celles des amans ; point d'autres occupations, que d'aimer, que de soupirer, que de jouir. -- Assurément, repris-je, vous ne voulez parler, mon ami, que des anciens romans, tels que ceux de d'Urfé, de Mlle. Scudéri, de La Calprenède, de Mesdames de Villedieu, de la Fayette, de Gomez, et des auteurs de la Bibliothéque des Romans ; non, de ceux de l'abbé Prévôt, de Le Sage, et encore moins des romans modernes, anglais et françois, dont les auteurs ont tellement bouleversé le pays dont vous venez de faire la descrip-

tion, qu'il n'est nulle part reconnoissable. Imaginez-vous donc que dans un grand nombre des romans dont je parle, on ne voit plus que d'affreuses cavernes à la place de ces palais enchantés que vous avez sans doute parcourus; que de féroces brigands à la place de ces amans si patiens et si doux et dont les plaintes étoient si capables d'attendrir le cœur de leurs maîtresses. A la place de ces princesses, ou si vous voulez de ces bergères si sensibles et si fidèles, que des furies ou des femmes infidèles et coupables. Je pense aussi que vous ne connoissez guère les romans historiques, dont notre littérature est aujourd'hui in-

fectée, ce genre détestable dont la médiocrité s'est emparée, faute de pouvoir imaginer et inventer. -- Comme vous y allez! reprit Monville avec humeur; à vous entendre, on croiroit que nous n'avons aucun roman moderne qui mérite d'être lu; et que madame de Genlis, ainsi que plusieurs autres dames qui l'imitent, n'ont rien fait qui vaille la peine d'être cité. -- Je serois bien injuste, répliquai-je, si je ne faisois aucune exception. Je conviens que les dames dont vous parlez ont fait quelques bons romans; mais je soutiendrai que ceux qu'elles ont composés, en dénaturant l'histoire, ne sont pas les meilleurs,

et qu'ils sont entachés d'un vice radical. — Au reste, nous nous disputerons, quand nous y serons arrivés. Comme vous devez être fatigué de la séance un peu longue que vous avez faite sur l'échelle, voulez-vous me permettre d'y monter à votre place ? — Je le veux bien ; mais il faut auparavant que vous la fassiez rouler, jusqu'à ce que vous vous trouviez sur les frontières du pays des romans.

Je m'attendois, me dit Monville, lorsqu'il se trouva devant les tablettes dont l'étiquette annonçoit qu'elles étoient meublées de romans, je m'attendois à en trouver un plus grand nombre. Quoi ! je n'en aperçois

qu'à peu près une centaine, de dix mille au moins que l'imagination des romanciers a enfantés! -- Ce n'est pas trop, interrompis-je, s'ils sont tous bons; mais j'ai bien peur qu'il ne s'en trouve pas la moitié de passables. Quoi qu'il en soit, vous me ferez le plaisir de m'en choisir un peu plus d'une douzaine. Je m'en rapporte là dessus à votre jugement et à votre bon goût. Je vous prie seulement d'exclure de votre choix tous ceux qui outragent les bonnes mœurs, et n'offrent à l'esprit que de lascives peintures, et des images licencieuses. Commencez, si vous le voulez bien. Vous pouvez compter sur mon silence;

et je recevrai tout ce que vous me présenterez, sans mot dire, jusqu'à ce que vous ayez atteint les ouvrages des modernes romanciers. « Je m'acquittai scrupuleusement de ma promesse, et chaque fois que Monville me présentoit un roman, je le recevois avec une sorte de respect, sans oser me permettre la moindre réflexion. Une demi-heure s'étoit bien écoulée depuis le commencement de ce manège enfantin, qui me faisoit sourire de temps en temps, lorsqu'il me rendit la parole, en m'annonçant qu'il touchoit aux romans qui avoient paru depuis la révolution, jusqu'au mois qui

avoit précédé celui de la mort de mon oncle.

Il descendit, et nous nous mîmes à revoir tous les romans qu'il m'avoit fait mettre à part.

Le premier fut celui des amours pastorales de *Daphnis et Chloé*, traduit du grec de Longus, par Amiot, en un volume in-douze, de l'édition dite du régent, portant la date de 1718, et enrichi d'un grand nombre de jolies gravures. — J'ai choisi ce roman, entre plusieurs traduits du grec, comme *Théagène et Chariclée*, etc., parce qu'il est un modèle de naïveté, et de ce style qui rend si intéressante la traduction des hommes illus-

très de Plutarque, par le même Amiot.

Comme je paroissois étonné de ne point trouver de romans de Chevalerie, contentez-vous, me dit Monville, des extraits que M. de Tressan a faits des principaux. Cet ouvrage, en quatre volumes in-douze, suffira pour s'en donner un idée assez juste. J'y ai joint l'*Histoire du vaillant chevalier Tyran le Blanc*, par le même, parce qu'elle est fort amusante et bien écrite. Deux volumes de plus ou de moins ne font rien à l'affaire.

Après les romans de Chevalerie dont l'invention est due aux espagnols, j'ai vu, dit Monville, une vaste collection d'an-

ciens romans françois, comme le *roman de la Rose*, en plusieurs formats, dont l'abbé Lenglet-Dufresnois a publié une édition en quatre volumes in-douze, y compris le Glossaire; et quelques autres, en prose gothique, dont l'*Astrée de d'Urfé* est le plus célèbre. Je les ai laissés dormir à leur place, pensant que vous ne les liriez jamais, ainsi que tous ceux des Scudéri, des La Calprenède, dont Boileau s'est tant moqué, et tous ces contes de Fées, que les enfans mêmes ne lisent plus, à l'exception de ceux de Perrault, qui en feront toujours les délices, par leur ingénieuse naïveté. Cependant, voici *les Mille et une nuits*, *et*

les Mille et un jours, dont les onze volumes pourront vous faire passer d'agréables instans, quand vous aurez le loisir de les lire. — C'est moins comme romans que je les reçois, que comme un monument précieux de la littérature arabe.

Avant de vous parler de ces traductions de MM. Galant et Petis de Lacroix, j'aurois dû, ce me semble, me dit Monville, vous offrir la *Princesse de Clèves*, ce roman de madame de Lafayette, qui commence, pour ainsi dire, l'époque de nos bons romans françois. Lisez-le, je vous prie, et vous verrez une énorme distance entre cet ouvrage, et ceux du même genre qui l'ont

précédé, il n'est pas long ; car il est tout renfermé dans un seul volume.

Je le reçois sur votre parole, lui dis-je ; mais dites-moi, je vous prie, pourquoi vous gardez le silence sur les romans italiens ? -- Est-ce que vous n'avez pas remarqué les cinq volumes in-octavo de Boccace, enrichis des figures de Gravelot, que je vous ai fait passer avec les contes de la Reine de Navarre, en trois beaux volumes, ornés de charmantes gravures ? Mon Dieu ! où étois-je donc ? Que je vous remercie de ce présent, quoique ces contes puissent quelquefois effaroucher un lecteur chaste et scrupuleux ! On ne sait

plus conter ainsi, mon ami ; et il semble que plus les mœurs se corrompent chez nous, plus on tient à une chaste délicatesse dans les conversations et dans les livres. C'est là ce qui me fait penser quelquefois que les contes de La Fontaine n'auroient qu'un succès médiocre, s'ils paroissoient aujourd'hui pour la première fois.

Ces dernières paroles firent sourire Monville ; mais bientôt impatienté de mes réflexions, il me demanda si je voulois employer la journée à examiner les romans sur lesquels il avoit fait tomber son choix. -- Eh bien! lui répliquai-je, lisez-moi le titre de chaque ouvrage, et je vous

dirai ce que j'en pense avec un laconisme dont vous serez satisfait. Il commença alors sa revue; et l'on auroit dit de lui un libraire qui dicte un catalogue à son commis.

Les Aventures de Don Quichotte de la Manche, traduites de l'espagnol, par Lesage, en six volumes in-douze.

C'est à mon avis le roman le plus agréable à lire. Je l'ai déjà lu trois fois.

Histoire de Giblas de Santillane, par le même Lesage, en quatre volumes in-douze.

On ne sauroit le quitter, quand une fois on en a commencé la lecture. C'est le tableau le plus parfait des mœurs de la société.

Le Diable boiteux, par le même, en deux volumes.

Un peu au-dessous de Giblas, on y trouve des peintures pleines de vérité.

Lettres de Clarisse Halowe, traduites de l'anglais, de Richardson, par l'abbé Prévôt; quatorze parties in-douze qui forment sept volumes.

Lettres de Grandisson, par le même, traduites par le même, sept volumes in-douze.

C'est assez de Clarisse, qui seroit un ouvrage incomparable, s'il contenoit moins de ces détails qui ralentissent la narration.

Histoire et Aventures de Robinson Crusoé, en deux volumes in-douze.

Oh ! celui-là, je l'ai lu six fois, et je le lirai encore.

Le Roman comique, par Scarron, trois petits vol. in-douze.

Si j'admets celui-ci, il n'y a pas de raison pour que je n'en admette pas beaucoup d'autres qui lui sont égaux en mérite, ou dont le fond est bien plus instructif, si la forme en est moins agréable ; ainsi, remettons-le où nous l'avons pris.

Les Aventures de Télémaque, par M. de Fénélon, en deux vol. in-douze, avec figures.

Je ne m'attendois guère à voir ici ce chef-d'œuvre. J'aurois bien des observations à vous faire à ce sujet ; mais vous me répondriez que cet ouvrage n'é-

tant ni un poëme, ni une histoire, mon oncle a fait sagement de le mettre au nombre des romans, et je n'aurois rien à répliquer.

Les Contes Moraux, par Marmontel, en trois volumes in-octavo.

Mon oncle n'a pas voulu y joindre les nouveaux, et je lui en sais gré.

Les Romans de Voltaire, en trois volumes in-octavo, enrichis d'un grand nombre de jolies figures.

Comme je ne veux point garder la collection des œuvres de cet écrivain, je ne crains pas de faire un double emploi, en plaçant ces jolis contes dans une

tablette où ils seront séparés de ses autres ouvrages dont j'aurai fait choix. Il est temps, ce me semble, continuai-je, de nous arrêter ; et nous terminerons ici notre nomenclature des romans.

J'en avois pourtant encore quelques-uns à vous proposer, reprit Monville ; comme les *Veillées du Château*, et *Madame de la Vallière*, par madame de Genlis; *Paul et Virginie*, par Bernardin de St. Pierre ; *Caroline de Lichtfield*, par madame de Montolieu ; *les Barons de Felsheim*, par Pigaut-Lebrun ; *Rosa, ou la Fille mendiante*, par madame Roche ; *Malvina*, *Malthilde*, par madame Cottin ; *les*

Quatre Espagnols, par Montjoie; *Attala et René*, par Châteaubriant, et *Corinne*, par madame de Staël.

Y pensez-vous, interrompis-je? Voilà au moins trente volumes que vous me proposez d'ajouter aux précédens, et vous ne m'avez point encore parlé de la *Nouvelle Héloïse*, qui en valoit pourtant bien la peine, sous le rapport du style qui est bien le plus éloquent que l'on ait jamais employé dans les romans? -- Il est vrai, mais excusez-moi, je vous prie; je pensois que votre intention étoit de conserver toutes les œuvres de J. J. Rousseau. -- A dieu ne plaise! je suis trop l'ennemi

des collections pour faire une exception en sa faveur. Il en sera de lui comme de Voltaire, dont je ne prendrai que les ouvrages qui jouissent d'une estime générale, et sur lesquels est fondée la grande réputation de ces auteurs.

En voilà bien assez, je pense, pour que nous ayons mérité de nous reposer un peu, et de causer sur le chemin qui nous reste à faire.

Si j'ai bien compté, dit Monville, vous aurez à lire soixante-dix volumes de romans. — C'est tout ce qu'il m'en faut pour tuer le temps, quand l'envie m'en prendra.

CHAPITRE IV.

Arrivée d'un Libraire. Entretien sur les romans modernes, et sur les femmes qui en composent.

A PEINE avions-nous suspendu notre romancière opération qu'un libraire informé, je ne sais comment, du voyage que j'avois entrepris, et de la vaste épuration à laquelle j'avois soumis ma vaste bibliothéque, entra avec l'air d'un homme qui espère conclure une affaire avantageuse, et s'approcha de moi avec l'assurance qu'inspirent

l'habitude de parler au public, et un portefeuille bien fourni. Je l'accueillis avec beaucoup d'honnêteté, et le priai de s'asseoir auprès de moi ; mais accoutumé à marcher, il persista à rester debout, et se mit à parcourir avec des yeux pleins de curiosité les immenses tablettes qui l'entouroient. Semblable à Jupiter qui, du sommet de l'Olympe, embrasse dans un coup-d'œil, l'immense étendue des terres et des mers, il rassembla sur sa large rétine, les plus gros et les plus petits formats. Quel œil que celui d'un libraire, pour apprécier une bibliothéque! Ne pensez pas qu'il s'amuse à

compter les volumes, à en examiner les titres ; c'est de la masse qu'il s'occupe, et c'est sur la masse qu'il porte son jugement avec une rapidité qui n'est comparable qu'à celle de la pensée.

Je pense, Monsieur, me dit-il, d'un ton et d'un air composés, que votre dessein n'est point de garder cette grande quantité de livres. S'il vous convient d'en vendre une partie, je suis votre homme, et tout disposé à conclure avec vous. Votre bibliothéque, autant que j'en puis juger, vaut vingt-mille francs, ni plus ni moins. Vous pourriez faire un marché désavantageux, lui répondis-je, car

elle contient un grand nombre de romans modernes, dont vous ne retireriez pas, je pense, une grande valeur. – C'est bien là ce qui vous trompe, reprit-il ; le roman va toujours plus ou moins; et plus il est nouveau, plus il trouve d'acheteurs.

Comme Monville et moi nous étions en belle humeur, nous engageâmes cet honnête négociateur de la pensée humaine à s'asseoir entre nous deux ; mais il ne voulut point y consentir, et continua d'aller et de venir, en jetant des yeux béants sur mes livres, qu'il regardoit déjà sans doute comme sa propriété.

Puisque Monsieur, lui dit Monville, montre tant d'estime

pour les romans, j'ai lieu de croire que cette sorte d'ouvrage est la branche principale de son commerce, et qu'il en retire de gros bénéfices.

Le libraire. Oui, Monsieur; il n'y a pas d'ouvrages de littérature qui fassent gémir mes presses plus souvent et avec plus de profit.

Monville. Personne ne peut mieux nous expliquer que vous ce phénomène littéraire. Je vous avouerai que je ne comprends pas aisément, comment il arrive que ce déluge de romans de toute espèce, et dont le plus grand nombre sont au-dessous de la médiocrité, trouvent des libraires pour les imprimer, et

des acheteurs pour les lire.

Le libraire. Rien n'est plus aisé à concevoir. *Il faut des romans aux peuples corrompus*, a dit J. J. Rousseau dans la préface de sa *Nouvelle Héloïse.* Aujourd'hui tout le monde est corrompu, et qui pis est, s'ennuie, et tout le monde lit et veut lire. Depuis la laitière au au coin de la rue, jusqu'à la belle dame au coin de son feu, toutes les femmes sont dévorées de la passion de la lecture; or je vous le demande, quels autres livres sont à la portée des femmes, que des romans qui n'exigent aucune application de leur part, et qui, presque tous ne les entretiennent

que d'elles-mêmes et de cette passion qu'elles connoissent si bien, et savent si bien inspirer.

Monville. Ainsi, vous devez bien savoir à peu près le nombre des femmes qui lisent à Paris.

Le libraire. Cela n'est pas très-aisé ; car il y a aussi beaucoup de vieillards et de jeunes gens qui lisent des romans; d'ailleurs, un seul exemplaire d'un roman nouveau passe entre plusieurs mains ; et les cabinets de lecture sont seuls capables de déranger mes calculs.

Monville. Il me semble que vous avez oublié une classe de lectrices, que je crois assez nombreuse.

Le libraire. Oui, j'avois oublié les jeunes demoiselles élevées dans les pensionnats, qui ne lisent pas, mais qui dévorent les romans les plus insipides, les plus mal écrits, parce qu'ils traitent de l'amour, dont le nom embellit tout à leurs yeux.

Monville. S'il en est ainsi, vous êtes assuré de la vente de la première édition de chaque roman que vous publiez.

Le libraire. Pour peu que les journalistes lui donnent de publicité, je puis compter sur le débit de cinq cents exemplaires. Les cinq cents autres s'écoulent ensuite, comme ils peuvent. Mais que m'importe, quand j'ai retiré

mes déboursés, et que j'ai payé l'auteur du manuscrit ?

Monville. Puisque vous faites de si bonnes affaires, vous êtes généreux, je pense ?

Le libraire. C'est le nom de l'auteur qui me décide. Quand il est connu, je fais quelques efforts ; mais si les journalistes n'en ont point parlé, je lui donne une modeste rétribution sur du papier timbré; et il s'en va trop heureux d'être payé ainsi, et bientôt imprimé.

Moi. Je trouve bien étonnant qu'il y ait des auteurs assez patiens et assez désintéressés, pour vous livrer à vil prix, le fruit de leurs longues veilles.

Le libraire. La plupart des romanciers sont ou des jeunes gens qui préfèrent la gloire aux écus, ou des femmes qui vivent de peu, et qui dans un mois me fournissent assez de copie, pour exister le mois suivant.

Monville. Dites-moi, je vous prie, si vous vous décidez à imprimer un roman, d'après la lecture que vous en avez faite vous-même, ou si c'est d'après le jugement d'une autre personne?

Le libraire. L'habitude d'imprimer des romans m'a appris à les juger, et à distinguer ceux qui doivent avoir un beau succès, de ceux qui ne devront leur débit qu'à leur nouveauté. Croi-

riez-vous que je ne me trompe jamais au sujet des romans composés par des femmes, et qu'entre mille manuscrits, je discernerai infailliblement celui qui porte le cachet d'une femme?

Monville. C'est assurément, soit dit sans intention de vous piquer, c'est assurément cette habitude de s'en rapporter à leur jugement particulier, qui est cause que vos confrères publient chaque année un si grand nombre de romans, où la langue et le bon sens sont outragés avec une audace incomparable.

Le libraire. Eh ! Monsieur, pensez-vous que ceux qui lisent des romans soient aussi difficiles que vous? Ils n'y regardent pas

de si près, et la nouveauté les leur fait trouver tout aussi bons que ceux que vous estimez le plus. Qu'y a-t-il de plus ridicule que les habits de la plupart des jeunes gens ? Cependant la mode et la nouveauté les leur font paroître si élégans, qu'ils croiroient offenser le bon goût, s'ils s'avisoient de n'en pas faire usage.

Moi. Dites-moi, je vous prie, si vous ne trouveriez pas plus d'avantage et plus d'honneur à réimprimer certains anciens romans dont la réputation est faite depuis long-temps, que de vous en tenir à ces nouveautés qu'on ne lit plus, quand on les a lues une fois, et dont personne ne

se souvient trois mois après qu'elles ont paru?

Le libraire. Ce seroit bien le moyen de me ruiner bientôt, que desuivre votre conseil. Tous ces romans dont vous voulez parler sont trop connus, et tout le monde les a lus. D'ailleurs, ils ne sont plus dans l'esprit du jour. Ce n'est plus le style de ces messieurs et de ces dames que je fais travailler. Il est bon qu'un libraire en ait quelques exemplaires dans son magasin; mais il lui faudroit dix ans pour en débiter une édition.

Monville. Si vous ne vendez que des romans, je ne vois pas la raison pour laquelle vous desirez de faire l'acquisition de la

bibliothéque de mon ami, qui renferme une grande quantité de livres dont vous ne sauriez que faire.

Le libraire. Oh ! Que je sais bien ce que je fais! Quoique je ne réimprime pas les vieux romans, c'est-à-dire ceux qui sont âgés de plus de vingt ans, il m'arrive souvent d'en faire usage..... Puisque vous voulez tout savoir, je vous dirai franchement que je les fais retourner comme une vieille redingotte; que j'en fais changer le titre, le nom des personnages, et le style, de la manière qu'ils ont tout l'air de la nouveauté, et qu'il est presque impossible de reconnoître la métamorphose.

Cette bibliothéque m'offre au premier aspect un grand nombre de ces romans qui ont pour moi la valeur d'autant de manuscrits ; et pour peu qu'il s'y trouve de vieilles chroniques, de vieux mémoires, j'en aurai assez pour en faire la matière de plusieurs romans historiques.

Moi. Je serois fâché, Monsieur, de vous fournir les moyens d'en imposer au public. Ainsi, trouvez bon que dans le temps où je voudrai vendre ma bibliothéque, je cherche un autre acheteur que vous. --- A ces mots, notre honnête libraire tourna sur un de ses talons, et ne trouvant aucune réponse

à me faire, se retira plus triste qu'il n'étoit venu.

CHAPITRE V.

Les philologues. Monville est frappé d'asphixie.

Si vous le voulez bien, me dit Monville, nous passerons à la philologie, cette subdivision si plaisante et si gaie de la littérature, quoique critique. -- Remarquez-vous, repartis-je, que la conversation que nous venons de tenir avec ce libraire, mériteroit d'avoir sa place dans un ouvrage de philologue? En

vérité, on ne peut mieux préluder que nous ne l'avons fait à l'agréable voyage que nous avons à continuer. — Je puis vous assurer que le premier journaliste qui lira cet entretien, ne manquera pas d'en faire son profit, et d'en citer quelques phrases dans son journal. Pour moi, j'en suis devenu tout gai, et je me sens parfaitement disposé à monter à l'échelle, pour faire la revue des philologues, qu'il vous convient de placer dans votre diminutif de bibliothéque. Encore quelques pas, et j'y arriverai bientôt.

Bon dieu! Que M. votre oncle devoit avoir de gaîté dans le caractère! Quelle aimable col-

lection de variétés, de critiques, de facéties, de bons mots, de satires, d'ana, de compilations, d'esprits ! Il y a ici de tout ce qui peut désopiler la rate, plaire à l'imagination sans fatiguer l'esprit, délasser l'esprit sans déplaire à la raison ; amuser la raison, sans compromettre la morale ; effaroucher la morale, sans blesser la conscience. Que d'auteurs se sont donné de la peine pour nous divertir, depuis Aulu-Gelle jusqu'à M. Suard, Allons, mon ami, soyez attentif, et préparez vos mains à recevoir les présens que je vous ferai.

Les dialogues et autres œuvres de Lucien, traduits du grec,

en françois, par Belin de Balut, six volumes in-octavo.

Puisque nous en sommes aux dialogues, lesquels choisissez-vous ensuite, des *Dialogues des Morts*, par Fénélon, ou des mêmes, par Fontenelle ? - Après Lucien, je choisirai les dialogues de Fénélon, parce qu'ils sont plus raisonables que ceux de Fontenelle qui a mis beaucoup trop d'esprit dans tous ceux qu'il a faits.

Les Nuits attiques d'Aulugelle, en trois volumes in-douze, traduites par l'abbé de Verteuil.

C'est un précieux monument de l'antiquité. Ces nuits composées dans le goût le plus exquis, nous font beaucoup mieux con-

noître les grands hommes, dont elles rapportent les actions et certains discours, que de gros livres qui renferment leur histoire. Si vous jetez les yeux sur les dialogues de Platon, sur les Tusculanes, les Académiques, la Divination, et la Nature des Dieux de Cicéron, je vous aurai obligation de me les donner. Je place tous ces ouvrages dans la philologie, à cause de l'agréable variété et de la critique, qui les distinguent, et tempèrent souvent ce qu'ils ont de trop sérieux, quoique quelques-uns appartiennent à la philosophie. ----- Mon ami, un peu de patience, je vous prie; il faut que je retourne aux sciences et arts où votre oncle les avoit

rangés dans le nombre des livres philosophiques. Je ne vous cache pas qu'à sa place j'en aurois fait autant ; mais puisque telle est votre volonté, je vais tâcher d'y satisfaire.... Les voici ; mais dispensez moi à l'avenir d'une telle commission. -- Je vous sais un gré infini de votre complaisance, et je vous prie de croire que je n'en abuserai pas.

Quant Monville fut revenu à l'endroit d'où il étoit parti, voilà, me dit-il, un volume latin qui s'associe fort bien avec Aulugelle, c'est Macrobe ; mais je je ne vous le remettrai point ; car il n'a pas encore été traduit, je ne sais pourquoi ; ses Saturnales valent bien la peine, et

les honneurs de la traduction.

Ah ! ah ! ah ! Quels titres je lis dans ce moment ! Les *œuvres de Maître François Rabelais* ; le *Moyen de parvenir*, par un un je ne sais quel chanoine ; les *Facétieuses Nuits*, par J. F. Straparole ; la *Fameuse Compagnie de la Lésine ;* les *Arrêts d'Amours ;* les *Nouvelles Récréations et Joyeux Devis*, par Bonaventure Desperriers ; les *Sérées* de Guillaume Dubouchet ; les *Facétieuses Journées*, par Gabriel Chapuis ; les *Bigarrures du Seigneur des Accords ; le Nez, les Yeux, les T.... et les Oreilles* ; par le sieur du Commun..... Ne finirez-vous pas cette longue et grotesque nomenclature, mon cher Mo

ville? Pour dieu! que voulez-vous que je fasse de ces livres la plupart orduriers, et sans esprit, qui n'ont de valeur que celle que leur donne leur rareté, et le mauvais goût de certains bibliomanes? A dieu ne plaise, répliqua Monville, que je pense autrement que vous, au sujet de ces ouvrages! J'ai seulement voulu vous égayer un instant; et si vous ne m'aviez pas interrompu, je vous aurois lu encore un plus grand nombre de titres non moins ridicules. Mais je reprends mon sérieux, et je poursuis.

La *Satyre de Pétrone*, traduite par Boispréau; deux volin-douze.

Elle est bonne celle-là, quoi

que les savans ne s'accordent pas au sujet de son auteur. Quelle peinture elle offre des dissolutions de la Cour de Néron! Quel affreux tableau de la guerre civile!

L'*Éloge de la Folie*, par Érasme, traduite par Gueudeville, avec beaucoup de gravures.

Cet ouvrage satyrique eût autrefois un prodigieux succès, qu'il dut principalement aux circonstances dans lesquelles il fut composé. On le lit encore aujourd'hui avec plaisir, et l'on ne cesse d'y admirer l'inépuisable et ingénieuse gaîté de son auteur, dont les dialogues non moins curieux sont pourtant moins recherchés.

A la suite de cet éloge, reprit Monville, je vois beaucoup d'autres éloges, comme ceux de l'*Ivresse*, *de Néron*, *de l'Ane*, etc. --- Laissez-les où ils sont, je vous prie. Je n'aurai jamais de temps à perdre pour lire ces bagatelles.

Le *Chef-d'Œuvre d'un Inconnu*, par Chris. Mathanasius; deux volumes in-douze.

Quelle érudition à propos d'un couplet de chanson ! On ne pouvoit mieux ridiculiser les commentateurs qui composoient des volumes pour éclaircir tel passage d'un auteur ancien, dont l'explication auroit pu être donnée en quatre lignes.

Comme j'aime beaucoup les

bons *Ana*, continuai-je, voudriez-vous bien me chercher le *Ménagiana*, en quatre volumes in-douze, et la collection des *Ana de l'Encyclopédie méthodique*, que mon oncle auroit pu en séparer? Je vous l'avouerai: j'ai un goût décidé pour cette sorte de recueils, quand ils sont bien faits. Or le *Ménagiana* est un des meilleurs, ainsi que celui de l'*Encyclopédie* où l'on a rassemblé les plus amusans et les plus ingénieux. Je ne ferai pas le même éloge de ceux qui ont paru depuis quelques années, où l'on ne trouve que des anecdotes ordurières, des rébus, des calembourgs, et toutes sortes de mauvaises plaisanteries.

Vous êtes servi, comme vous l'avez desiré, interrompit Monville. J'ai trouvé ce que vous me demandez. J'y ajouterai, si vous le voulez bien, un excellent livre que nos faiseurs d'*ana* et de calembourgs devroient lire et méditer souvent. Il a pour titre : *Essai sur l'usage de la Raillerie et de l'Enjouement*, traduit de l'anglois. --- Je l'accepte avec plaisir de votre main, quoique je ne le connoisse pas. Eh bien! puisque nous en sommes aux ouvrages qui traitent du goût, je voudrois bien que vous rencontrassiez l'*Esssai sur le goût*, par Cartaut de la Villate, en un seul vol. in-douze, et l'*Essai sur le Beau*, du père

André, en deux vol. Celui-ci, mon cher, est un vrai trésor. Tout y est renfermé, jugement solide, goût exquis, précision admirable, logique lumineuse, style pur, noble, élégant. Pourquoi nos libraires ne le réimpriment-ils pas ? Est-ce qu'il seroit indigne de trouver place dans les bibliothéques des lycées ? Je sais bien qu'il pourroit être avec plus de raison, rangé parmi les livres qui servent d'introduction à la littérature ; mais comme il contient d'excellens principes de critique, je pense qu'il figurera fort bien sur mes tablettes destinées à la philologie.

Pendant que je parlois, Mon-

ville montoit, descendoit, s'étendoit à droite, à gauche, et ne trouvoit aucun des ouvrages que je lui avois demandés. Voyant son embarras, je le priai de descendre pour monter à sa place, et faire moi-même la recherche de ce que je désirois. Je fus plus heureux que lui, car mon premier coup-d'œil s'étant porté sur la subdivision des polygraphes, j'y aperçus les œuvres du père André, en quatre vol. in-douze, qui renferment son traité sur le Beau. Puis m'étant retourné vers les philologues, je n'eus besoin que d'un peu d'attention pour découvrir le Cartaut de la Villate.

Quelle fut ma surprise, lorsque jetant les yeux sur Monville, que je n'entendois plus, je le vis sans mouvement dans un fauteuil où il s'étoit assis ! Il avoit la tête penchée en arrière, les deux bras étendus avec roideur sur ses genoux, la bouche entr'ouverte, et les yeux tournés. Je ne perdis pas de temps ; je me précipitai vers lui, au risque de tomber de mon échelle ; je lui prodiguai l'eau de Cologne, j'ouvris les croisées de la bibliothéque, que j'avois laissées si imprudemment fermées, je revins le deshabiller, pour faciliter la circulation de son sang et de ses humeurs. Il reprit enfin l'usage de ses sens ; ses forces se

ranimèrent peu à peu, et un quart d'heure après, il fut en état de se lever, et de s'approcher avec moi d'une fenêtre sur laquelle il s'appuya pour prendre l'air. La gaîté lui étant enfin revenue avec la santé; voyez, me dit-il, le peu de cas que nous devons faire de la vie : la mort étoit là, où nous nous étions promis de goûter le plus de plaisir.

CHAPITRE VI.

Causes de l'indisposition de Monville. Danger auquel s'exposent les personnes qui remuent des livres dans les grandes bibliothéques, sans avoir pris la précaution d'ouvrir les croisées de l'appartement qui leur est consacré. Imprudence que commettent ceux qui vernissent leurs livres pour les garantir de la piqûre des vers. Je reçois la visite d'une jeune dame.

Comme Monville n'avoit que trente cinq ans, je n'attribuois

point son indisposition à un coup de sang, ou à une apoplexie, mais à une défaillance causée par l'attitude qu'il avoit été forcé de prendre sur l'échelle, pour s'y maintenir, et aux efforts qu'il avoit faits pour atteindre à des livres éloignés de lui. Cependant, j'avois moi-même un violent mal de tête, quoique je fusse resté debout sur le parquet, et que je ne me fusse donné d'autre peine que de parcourir les ouvrages qu'il m'avoit présentés. Dans le doute ou j'étois, je lui demandai la cause de son évanouissement. C'est tout simplement une asphixie, me dit-il; je la dois à cette poussière imperceptible qui s'échappe des livres qui n'ont pas changé

de place depuis long-temps. N'avez-vous jamais senti l'odeur des bouquins, cette odeur âcre et corrosive qui se porte au cerveau, si on néglige de donner de l'air, à l'appartement qui les renferme? tout dans les livres reliés concourt à produire la poussière malfaisante qui vous l'envoie, mais principalement le blanc d'œuf que les relieurs emploient, pour donner à la peau de veau cet éclat qui la rend si élégante, et la diversifie de tant de manières; ajoutez les atomes imperceptibles qui s'accumulent sur la tranche des livres, se combinent avec les couleurs dont elle est revêtue, s'insinuent entre les feuillets, s'attachent à

colle du papier, et par une dissolution insensible, réduit à la longue le tissu le plus compact, en des feuilles dont l'extrémité ne sauroit supporter le moindre attouchement, sans tomber en petits lambeaux, ou sans exhaler les miasmes du méphitisme dont je viens de faire l'expérience.

Depuis longtemps, sans doute, votre oncle n'avoit point touché aux tablettes supérieures de sa bibliothèque ; et depuis quatre mois qu'il est mort, c'est peut-être la deuxième fois que vous la visitez ; il n'est donc pas étonnant qu'elle soit très-poudreuse, et que l'air que l'on respire auprès d'elle, quand les fenêtres

sont fermées, soit excessivement malsain.

Effectivement, répondis-je à Monville, effectivement, le jour que j'y entrai pour en faire la première revue, mon odorat fut frappé d'une odeur à peu près semblable à celle dont vous avez parlé. Aussi, me hâtois-je d'ouvrir une croisée, pour respirer un air plus pur que l'air fixe que je n'avois fait que traverser.

Un vernis particulier dont un assez grand nombre de vos livres sont enduits, reprit Monville, est une cause de l'asphixie que j'ai éprouvée. J'ai connu un amateur, mort depuis quelques années, qui avoit fait la sottise de vernir ainsi toute sa biblio-

théque, pour la préserver des vers et de l'humidité. Comme votre oncle, m'avez-vous dit, fréquentoit les ventes publiques, il est à présumer qu'il avoit fait quelques acquisitions à celle de la bibliothéque de ce particulier. Ainsi donc, mon ami, vous ferez très-bien de donner de l'air à cette galerie, si vous ne voulez éprouver l'accident qui a failli me faire périr.

Nous descendîmes ensuite dans le jardin, où après quelques tours de promenade; nous nous assîmes à une table que j'avois fait dresser dans un cabinet de verdure, et où j'avois fait servir un excellent déjeuner. Le grand air, l'aspect de la verdure, le

chant des oiseaux, le parfum des fleurs rendirent à Monville toute sa gaîté, et lui firent oublier qu'il venoit des toucher au rivage des morts.

C'est ainsi que tous les voyageurs, lui dis-je en riant, doivent s'attendre à des alternatives de peine et de plaisir. Aujourd'hui le soleil brille pour eux du plus vif éclat, un vent léger et frais en tempère la chaleur, le chemin est une plaine bordée de chaque côté de vastes prairies où de nombreux troupeaux paissent gaîment la tendre luzerne; tout enfin leur promet une heureuse journée et une prompte arrivée; mais voilà que le ciel s'obscurcit, qu'un vent impé-

tueux s'élève tout-à-coup ; que d'épais nuages tombent sur la terre, en torrens de pluie, et nos voyageurs alarmés, tremblans, ne savent plus ni s'ils marcheront, ni où ils s'arrêteront ; les arbres sont pour eux un abri à redouter, et le jour qui se hâte de finir, ne leur présage qu'une nuit pleine de dangers. Heureusement, la pluie cesse, les nuages se dissipent, le ciel reprend sa sérénité, et le rouge éclatant dont le soleil embellit l'atmosphère à son coucher, leur annonce, un beau crépuscule et un superbe lendemain.

Votre voyage, mon ami, a été aujourd'hui mal-encontreux,

après avoir bien commencé. Mais, la bonne santé et la gaîté, où je vous vois, sont d'un heureux augure pour l'avenir, et j'espère que la suite de notre voyage n'aura plus rien que de fort agréable pour vous. -- Je l'espère bien aussi, reprit Monville, et pour vous le prouver, je vous déclare que je suis, on ne peut mieux disposé, à vous suivre dans le canton peuplé par MM. les polygraphes. -- Eh bien! mon ami, lui dis-je, si vous vous sentez assez de forces, pour cette promenade, j'accepte votre proposition ; mais à condition que nous ne visiterons aujourd'hui que les anciens.

A peine avions-nous fait quelques pas, qu'une jolie femme que j'avois vue plusieurs fois venir chez mon oncle, et qui, plus favorisée que moi, en obtenoit, quand elle le vouloit, la permission de visiter sa bibliothéque, se présenta à la porte de la galerie, et demanda à me parler. Je courus à l'instant vers elle, pour la prier d'entrer, et me faire le plaisir de me dire le motif qui l'amenoit. Mais sans attendre sa réponse, cette bibliothéque, lui dis-je, Madame, dont je suis devenu propriétaire par la mort d'un oncle que j'aimois tendrement, et que vous honoriez de votre estime et de votre amitié n'aura de prix à

cette question; mais il se rassura bientôt, et répondit comme il le devoit à madame de Gourville. Comme il ne demandoit pas mieux que de suspendre son voyage, ayant la tête encore fatiguée de son asphixie, il offrit sa main à cette dame pour lui aider à descendre l'escalier, et à monter dans la voiture où elle voulut bien l'admettre.

Madame de Gourville qui va jouer pendant le reste de mon voyage, un rôle si agréable pour moi, étoit une veuve de vingt-cinq ans, pour laquelle mon oncle avoit conçu la plus tendre amitié. Sans être belle, elle avoit une de ces figures dont les

traits pleins de mobilité et de finesse, plaisent souvent beaucoup plus que cette régularité muette et froide qui caractérise la beauté. Sans être fort grands, ses yeux pétillant d'esprit avoient un langage qui leur étoit propre, et qui, presque toujours suppléoit ou ajoutoit à celui de sa bouche, et par son aisance et sa pureté, annonçoit bien l'excellente éducation qu'elle avoit reçue, et le fruit qu'elle avoit retiré de la fréquentation de la bonne compagnie. A ces rares qualités, elle en ajoutoit de plus précieuses encore, je veux dire, une imagination brillante, un esprit orné par l'instruction et par

la lecture des bons livres, un jugement sûr et solide, et un goût exquis à l'aide duquel elle pouvoit aisément discerner le vrai du faux, et prononcer sur le mérite de certains ouvrages au dessus de la portée commune de son sexe. Mais ce qui la rendoit plus chère à mon oncle qui avoit particulièrement connu M. de Gourville, c'étoit un cœur compatissant et généreux qui l'empêchoit de voir la peine d'autrui, sans chercher les moyens de la soulager.

On conçoit, d'après ce portrait qui n'est pas flatté, combien je devois être satisfait d'avoir rencontré une telle compagne de voyage, et avec quelle

impatience j'attendis le lendemain. Un sentiment dont je m'étois aperçu, et dont le lecteur devine sans doute la nature, ne fit qu'augmenter la vivacité de mes désirs, et ne me fit passer qu'une nuit agitée, au lieu du sommeil paisible que j'attendois, et dont j'avois besoin.

760690 A

CHAPITRE VII.

Arrivée de Mad. de Gourville, Description du pays des polygraphes. Polygraphes grecs, latins, françois, etc.

Il étoit dix heures au moins quand j'entendis arriver à ma porte la voiture de Mad. de Gourville. Je me hâtai de l'aller recevoir, et de lui offrir la main, pour lui aider à monter. Nous entrames aussitôt dans la galerie, et je la conduisis tout près de la polygraphie. Après quelques complimens de ma part, auxquels elle ne parut pas

insensible ; nous entrerons, dit-elle, quand vous le voudrez, dans le pays des polygraphes, dont je vois ici les étiquettes indicatives. C'est justement, repris-je, celui sur la frontière duquel je me suis arrêté, et dont je me propose de vous faire parcourir les avenues. -- Il ne vous étoit pas possible, Monsieur, de m'offrir une plus agréable partie de promenade, et plus de mon goût. Voulez-vous savoir à quoi je compare le pays des polygraphes ? ma comparaison ne laissera pas de vous amuser un peu, quelque ressemblance qu'elle ait avec certaines comparaisons familières à Mlle. de Scudéri. Je compare donc la

polygraphie à une riante et fertile contrée où l'on trouve de tout, des montagnes, des plaines, des forêts, des rivières, des terres cultivées, des jardins potagers, des vergers, et des parterres. De quelque côté que l'on y porte ses pas, c'est une variété continuelle d'objets qui font naître une infinité d'agréables et utiles distractions. Combien les habitans de ce pays sont aimables et ingénieux ! tantôt c'est en vers qu'ils adressent la parole aux voyageurs ; tantôt c'est en prose qu'ils conversent avec leurs hôtes. Un jour, vous les prendriez pour des sages occupés des plus sérieuses maximes de la morale, et des principes les plus

abstraits de la philosophie : un autre jour, ce sont d'aimables petits-maîtres qui ne savent que conter fleurettes aux jolies femmes ; aujourd'hui étourdis, légers, superficiels, ils ne traitent que des sujets à la portée du plus grand nombre : demain, enfoncés dans les mystères de la métaphysique ou de l'histoire de la nature, ils ne parleront qu'aux esprits les plus élevés, dédaignant de s'entretenir avec le profane vulgaire. -- Ainsi donc, interrompis-je, les polygraphes embrassent toutes sortes de sujets dans leurs méditations, et dans leurs écrits. -- Oui : c'est ce que je veux dire, reprit madame de Gourville ; ils

sont théologiens, jurisconsultes, moralistes, philosophes, mathématiciens, naturalistes, médecins, critiques, grammairiens, prosateurs, poëtes, géographes et historiens. -- Un tel peuple, observai-je, ne peut manquer d'offrir bien des différences, et j'ose croire que bien des polygraphes ont traité des questions qu'ils n'entendoient pas, ou qu'ils n'avoient pas assez approfondies, et que pour vouloir paroître universels, ils ont dû se montrer médiocres dans certaines parties, s'ils ont excellé dans quelques-unes. -- Rien n'est plus vrai, et Voltaire lui-même le plus grand des polygraphes, offre dans ses écrits, comme

vous le savez fort bien, quelques-uns de ces contrastes de supériorité et de médiocrité, quoiqu'en disent ceux qui ne l'on pas lu tout entier. Mais, c'est assez avoir employé le style figuré, et parlé de pays à propos de tablettes. Nous commencerons notre visite et notre examen, si vous le voulez bien.

J'offris alors à madame de Gourville un fauteuil que j'avois fait apporter pour elle, et je me mis à parcourir la subdivision polygraphique, en commençant par les ouvrages des anciens. Parmi les Grecs, e trouvai Xénophon, qui a écrit sur l'histoire, sur l'éducation de Cyrus, sur la chasse, etc.;

Lucien dont les Dialogues sont le meilleur ouvrage, et que j'ai placés parmi mes philologues; Philostrate dont les tableaux de plate peinture, in-folio, ne me causèrent pas la moindre tentation; Aristote enfin, ce grand génie qui a traité avec tant de supériorité un si grand nombre de sujets importans. Parmi les latins, je comptai Apulée dont l'Ane d'or ne m'avoit pas paru assez précieux, pour être mis au nombre de mes romans, ou de mes livres de philologie; Cicéron, orateur, philosophe, moraliste, épistolaire, dont tous les ouvrages traduits, par différens auteurs, tiennent déja leur place dans la division à laquelle

ils appartiennent, ses lettres exceptées, que je trouverai sans doute, parmi les recueils dont je m'occuperai après ceux des polygraphes.

En avançant un peu plus sur ma gauche, je lus un fort grand nombre de noms latins d'auteurs modernes, dont les œuvres n'excitèrent que fort légèrement ma curiosité. Je ne les citerai point ici, en détail, et je me contenterai d'indiquer les plus célèbres, comme Albert le grand, philosophe, naturaliste et théologien; Erasme, théologien, critique, et satyrique; Juste-Lipse, théologien, philosophe, grammairien, critique, historien; Pétrarque prosateur et poëte; Sca-

liger, critique, grammairien, philosophe, commentateur; mademoiselle de Schurmann, la merveille de son siècle, qui a écrit en hébreu, en grec, en latin, en françois, en prose et en vers, etc., etc.

« Quel temps précieux vous perdez-là, me dit madame de Gourville; pourquoi vous arrêter à ces vieux auteurs, à ces docteurs en *us*, qui ont tout étudié et n'ont rien approfondi? Combien nous avons de petits livres où l'on trouve plus à s'instruire que dans tous ces in-folio qui garnissent les basses tablettes des grandes bibliothéques! Si vous voulez faire quelque bon choix, hâtez-vous d'arriver

à la moderne polygraphie française. Deux siècles à parcourir, et plus de cent auteurs à visiter, voilà sans doute de quoi nous occuper, et exercer votre critique et votre goût. Remarquez, je vous prie, ajouta-t-elle, que l'étiquette placée au dos des livres composés par les polygraphes, présente le mot *œuvres* au plurier, au lieu de celui d'*ouvrages*; au lieu qu'on ne lit le même mot qu'au singulier, sur les collections des ouvrages des Peintres, des Architectes, et des Graveurs; ce qui est une différence uniquement fondée sur le caprice de la langue; mais ne nous arrêtons point à cette vétille gram-

maticale ; et voyons si nous trouverons dans l'espace des deux derniers siècles une douzaine de bons polygraphes à choisir.

Je suis à vos ordres, reprisje ; et je vais, Madame, vous présenter les œuvres de Voiture, et celles de Balzac ; je vous proposerois bien aussi les *Essais* de *Montaigne* dont j'aperçois un exemplaire, si je ne les avois déjà rangés au nombre de mes moralistes. Tout près de ces auteurs, reposent St. Évremond, St. Réal, et Scarron. -- Gardez-vous bien, interrompit madame de Gourville, de vous embarrasser des deux premiers, quels que soient les services qu'ils ont rendus à la langue

françoise. Si vous désirez de connoître tout ce que Balzac a pensé et écrit de bien, vous le trouverez dans un seul volume qui porte le titre de ses Pensées; et dont M. de Mersan est le rédacteur. Quant à St. Évremond, je ne trouve qu'un bon volume dans les huit qui composent ses œuvres, c'est celui qui renferme ses réflexions sur les Romains, et dont nous avons depuis quelques années une édition séparée. Ce que je dis de St. Évremond doit s'appliquer à St. Réal, dont on ne lit plus que la *Conjuration contre Venise*, petit chef-d'œuvre bien supérieur à la *Conjuration des Gracques*, du même auteur. Je ne

vous dirai rien de Scarron dont un imprimeur a fait la sottise de recueillir les œuvres en sept vol. in-octavo. J'imagine que son Roman comique fait partie de ceux dont vous avez déjà fait choix. -- J'espère, Madame, que vous serez plus contente de Fontenelle, voici une assez belle édition en huit volumes in-octavo, et une autre en trois volumes in-folio. -- Gardez Fontenelle, quoiqu'il y ait beaucoup de choses à dire contre ses poésies. Mais comme elles font la moindre partie de cette collection, je pense que ce seroit commettre une injustice littéraire que de s'en priver, et que ce seroit manquer de goût que de rejeter

les *Mondes*, *l'Histoire des Oracles*, et les *éloges* de cet ingénieux académicien. Je ne vous donnerai pas le même conseil, au sujet des œuvres de Lamothe, où je ne vois rien autre à lire que ses fables dont tous les sujets sont de son invention, et qui ne peuvent néanmoins en aucune manière, supporter la comparaison avec les fables de La Fontaine. »

J'avois dépassé depuis quelques instans le quartier des polygraphes du dix-septième siècle, et de ceux du commencement du dix-huitième. Après Lamothe que madame de Gourville venoit de traiter d'une manière si méprisante, tout homme d'esprit qu'il avoit été, je n'osois plus

rien lui proposer, de peur d'encourir sa mauvaise humeur, et d'irriter sa critique. Je me decidai enfin, après m'être un peu encouragé, et je lui offris les œuvres complètes de Duclos. -- Ah! ah! s'écria-t-elle, c'étoit donc pour m'étonner que vous tardiez si long-temps à me nommer cet académicien! Peut-être avez-vous craint que je ne vous en dégoutasse ; mais je m'en donnerai garde, je vous assure, et je pardonne à Duclos ses romans, en faveur de ses Considérations sur les mœurs de ce siècle et de ses mémoires des règnes de Louis XIV et de Louis XV, que je lis toujours avec un nouveau plaisir. -- Je vous remercie, madame, de

cet éloge de Duclos, qui prouve et votre bon goût et votre désir que je place dans ma bibliothèque ses ouvrages qui jouissent depuis long-temps de l'estime publique. Mais peut-être ne serez vous pas aussi indulgente pour les œuvres de Marivaux ; aussi, n'est-ce pas sans une sorte de crainte que je vous en parle. --- Vous devinez bien ma façon de penser ; car, toute femme que je suis, je n'ai jamais goûté le moindre plaisir à la lecture des œuvres de cet auteur. Je ne sais si vous savez que l'on donne depuis long-temps le nom de marivaudage au style alambiqué et maniéré qui distingue son genre de composition, soit

en vers, soit en prose. Je vous assure qu'il est fort heureux pour quelques-unes de ses comédies d'être jouées par une célèbre actrice. Quant à ses ouvrages en prose, romans ou autres, il n'en est plus question depuis long-temps.

Si Marivaux vous déplaît, madame, il est inutile que je vous parle de Dorat dont les œuvres enrichies de tout le luxe typographique, ont été recueillies en vingt volumes in octavo. — Ah, mon Dieu! s'écria madame de Gourville, quelle parure fut jamais plus mal employée? Otez de cette brillante collection, *les Baisers, les Fables, et le Poëme sur la éclamation*, et vous aure

tout ce que Dorat a fait de meilleur ; ce qui n'est pas beaucoup dire. -- Puisque nous en sommes aux collections richement décorées, il faut que je vous nomme celle des œuvres de d'Arnaud, qui est ici rangé à la suite du beau Dorat. -- Oh ! pour celle-là, je vous conseille de la garder, si vous aimez à soupirer et à larmoyer ; mais je doute que ce soit l'occupation la plus agréable pour vous. -- Eh bien ! madame, interrompis-je un peu vivement, si vous êtes d'un goût si difficile, daignez vous approcher des tablettes, peut-être serez-vous plus heureuse que moi dans l'annonce de nos polygraphes.

Madame de Gourville ne se le fit pas dire deux fois, elle se leva d'un air déterminé, et s'étant avancé vers l'endroit, où j'étois, « Voyons, dit-elle, le sujet de votre embarras. Piron, Palissot, Thomas, Voisenon etc. Prenez les sept volumes de Piron, laissez Palissot qui n'a pour lui que ses Mémoires de littérature, que vous avez bien fait de mettre à part, comme vous me l'avez dit; vous ne sauriez vous passer de Thomas dont les éloges sont pres que devenus classiques. Pour Voisenon, que ses cinq volumes dorment en paix, ainsi que sa réputation littéraire. Si vous vouliez former une bibliothéque de moitié plus

nombreuse que celle dont vous m'avez parlé, je vous conseillerois de lire les œuvres de Colardeau, de Champfort, de Pope en françois, puisque vous ne connoissez pas la langue anglaise, du duc de Nivernois, et même celles de d'Alembert qui contiennent ses Mélanges de littérature et ses éloges, et celles de Marmontel, où l'on trouve des traductions, des opéras, des contes; des Mémoires. Je ne vous parle pas de ses Mélanges de littérature qui ont été imprimés séparément, et qui ainsi que ses contes, sont les ouvrages qui lui ont procuré une place si distinguée dans la république des lettres. Voilà les œuvres de St. Foi,

que votre oncle a placées où l'on devoit trouver celles de Champfort et du duc de Nivernois. Il faut les garder jusqu'à ce que vous puissiez vous procurer séparément *les Essais sur Paris*, ouvrage assez bon, où l'on trouve de temps en temps réunis l'utile et l'agréable. Le même désordre qui règne dans l'arrangement de ces derniers polygraphes, nous offre maintenant les œuvres de Florian. Quoique je ne sache trop que vous en dire, je pense que bien des personnes vous reprocheroient de ne les pas voir dans vos tablettes.

Madame de Gourville fit ensuite quelques pas, et passa devant une tablette sur laquelle

elle daigna à peine jeter les yeux. Comme je la suivois de près, je fus bien étonné, qu'elle se tût devant les œuvres de Boulanger, d'Helvétius, de Freret, de Diderot, et je lui demandai le motif de son silence. « A dieu ne plaise, me répondit-elle, que nous nous occupions de ces audacieux écrivains qui ont si étrangement abusé des talens que Dieu leur avoit donnés, et qui au lieu de ne s'en servir que pour annoncer la vertu aux hommes, ne les ont fait tourner qu'à la ruine de la religion et des mœurs! Heureusement, si on les a trop lus, on ne les lit plus, aujourd'hui que la révolution a mis dans tout son jour le danger

de leurs opinions. -- Ainsi donc, repris-je, vous déclarez la guerre aux œuvres de J. J. Rousseau et de Voltaire, dont Beaumarchais nous a donné de si belles éditions. -- Quelle sottise, répliqua-t-elle, que d'avoir rassemblé dans un seul corps d'ouvrage tout ce que ces deux écrivains ont fait de bon et de mauvais ! et quelle autre sottise vous feriez de placer dans votre bibliothéque soixante-dix volumes de Voltaire, et trente-quatre de J. J. Rousseau ! C'est surtout dans ces recueils que votre choix doit être guidé par la plus sévère circonspection. -- Je pense bien comme vous, Madame; aussi ne prétends-je conserver du ci

toyen de Genêve que quinze volumes, environ, savoir : ceux qui contiennent son *Émile*, *sa Nouvelle Héloïse*, *ses Discours académiques*, sa lettre à d'Alembert sur les *Spectacles*, celle à l'Archevêque de Paris, et ses *Confessions*. -- C'est dans ces ouvrages-là que vous trouverez Rousseau tout entier ; je veux dire, son imagination, sa dialectique, son style qui est sa première qualité, et qui le fera lire, tant qu'il existera une langue françoise. Maintenant laissez-moi seule un petit instant, je vous prie ; je veux parcourir les œuvres de Voltaire, pour que je puisse vous conseiller d'y faire un choix, avoué par

le bon sens et par le bon goût.

Je me retirai donc, pour complaire à madame de Gourville, à l'embrasure d'une croisée, et je me mis à consulter le catalogue de mon oncle, en attendant qu'elle eût achevé son examen des doubles étiquettes placées au dos de chaque volume des œuvres de Voltaire. C'est fini, me dit-elle, après un petit quart d'heure; voici quel est mon avis, que vous pourrez suivre, sans craindre de vous égarer.

J'ai considéré Voltaire comme poëte; comme philosophe, comme romancier, comme critique, comme historien, et comme épistolaire.

Comme poëte, il vous offre ses tragédies, sa Henriade, et ses poésies légères; je pense que vous ferez bien d'accepter cette collection poétique.

Comme philosophe, il vous présente son *Dictionnaire philosophique*, et tout ce qu'il a écrit sur les sciences et contre la religion. Dans tous ces ouvrages, il est ou médiocre ou mauvais; quoiqu'il y soit toujours cet écrivain brillant qui a emporté en mourant le secret de son style.

Comme romancier, il a composé trois ou quatre bons volumes de contes que vous lirez avec le plus grand plaisir.

Comme critique, il vous amu-

seroit et instruiroit beaucoup dans ses *Questions sur l'Encyclopédie*, si vous n'y trouviez pas de temps en temps de ces traits qu'il se plaît à lancer en toute occasion contre la religion chrétienne. Ainsi je vous conseille de les sacrifier à votre attachement au christianisme. Il faut lire ses *Commentaires* sur les tragédies de Corneille.

Comme historien, il est souvent inexact dans son *Histoire générale*, moins par ignorance que par prévention. Mais il commence à intéresser dans son histoire de Russie, qui est écrite avec beaucoup d'exactitude et de méthode, à cause des excellens renseignemens qu'il avoit

obtenus pour la composer ; dans son *Histoire de Charles XII*, il se place à côté de nos meilleurs historiens. Quant aux *Siècles de Louis XIV et de Louis XV*, je pense bien que vous les avez rangés dans votre division historique, quoiqu'ils ne soient que des abrégés.

Enfin, comme épistolaire, il est ingénieux, agréable, instructif; mais il a trop écrit de lettres, pour que vous puissiez en conserver la collection,

Avez-vous bien réfléchi, Madame, demandai-je alors à madame de Gourville, au choix que vous me conseillez de faire dans le recueil des ouvrages de Voltaire ? Est-ce à dessein, ou involontairement, que vous avez

oublié *la Pucelle*, ce poëme où il a déployé toutes les richesses de sa belle imagination, et de la plus brillante poésie? — Une honnête femme n'a rien à dire sur un ouvrage qu'elle ne doit pas se vanter d'avoir lu. Au reste, Monsieur, suivez votre goût, et rapportez vous en à vous même, c'est-à-dire à votre respect pour la religion et pour les mœurs. -- C'est me conseiller de bannir *la Pucelle* de ma maison, quoiqu'en puissent dire les admirateurs de cet ouvrage. --- Continuons, reprit madame de Gourville; je vois les œuvres de Condillac, en vingt-trois vol. in-octavo.

Oh! Monsieur, Condillac est encore un de ces écrivains qu'il faut posséder tout entier, soit parce qu'il est bon et utile en tout, soit pour cette édition qui est la seule où l'on trouve ses œuvres posthumes qui ne le cèdent en aucune manière, pour la clarté et la précision des idées, pour l'importance des matières au cours d'étude dont la réputation est établie depuis longtemps.

Voici les œuvres complètes de Champfort, nouvelle édition en deux volumes in octavo. Nous avons déja parlé, en passant, de cet auteur, quand nous en avons vu la première édition.

Son éloge de La Fontaine doit

vous le faire adopter. Au reste ses pièces de théâtre, vous plairont, autant que ses anecdotes et ses bons mots, et ceux-ci autant que ses pièces de théâtre.

Oeuvres choisies de La Harpe, en quatre volumes in-octavo. Des éloges, des pièces de théâtre, des poésies légères, des réflexions critiques, tout est bon dans ces quatre volumes. Je pense Madame que puisque mon oncle a fixé ici le nombre de ses polygraphes, je n'ai rien de mieux à faire que de vous remercier de l'aimable complaisance avec laquelle vous avez bien voulu supporter les ennuis de mon voyage; et m'ai-

der de vos conseils dans la carrière difficile que j'ai entrepris de parcourir. Voudrez-vous bien me les continuer à l'avenir, et me guider sur les routes de l'histoire, comme vous avez fait dans celles de la polygraphie.

CHAPITRE VIII.

Je forme une tendre liaison avec madame de Gourville. Je prends la résolution de l'épouser.

QUEL est le voyageur qui n'a pas d'aventures à raconter ? et

quel est le voyage qui plaît le plus aux lecteurs, si ce n'est celui où ils trouvent le plus d'événemens, quelles qu'en soient la nature et l'authenticité. En vain on se récrie contre la mauvaise foi ou la crédulité des voyageurs, que l'on accuse la plupart, ou d'ignorance ou d'orgueil; on ne cesse point pour cela de rechercher leurs relations avec une sorte d'avidité, et plus ils accumulent d'invraisemblances, plus ils entassent les prodiges, et plus ils sont assurés de trouver d'admirateurs. Pourquoi les anciens voyages nous plaisent-ils plus en général que les nouveaux? C'est qu'ils l'emportent sur ces der-

niers, par l'intérêt des descriptions et des faits de toute espèce qu'ils offrent à notre imagination, toujours amie du merveilleux; et qu'au contraire les voyages modernes, bien plus exacts, à la vérité, et plus scientifiques, ne renferment la plupart que d'arides calculs astronomiques, que de froids détails géographiques, ou de stériles nomenclatures de botanique. Les anciens voyageurs étoient des hommes pleins d'imagination; mais les nouveaux n'ont que cet esprit d'observation, qui s'attache presque uniquement aux faits physiques; ils croient que l'on ne doit parcourir la terre, que pour étudier

la nature, et non ceux qui l'habitent.

A Dieu ne plaise que je les prenne pour modèles! quel intérêt pourroit avoir un voyage bibliographique et littéraire, qui n'offriroit aucun de ces épisodes, capables de réveiller l'attention du lecteur, fatigué par la liste monotone d'ouvrages que peut-être il ne connoît point, ou qu'il se soucie assez peu de connoître.

Je reviens à ma compagne de voyage, pour laquelle je me sentis bientôt cette disposition du cœur que l'on nomme quelquefois une tendre bienveillance, et que je ne craindrai pas de

confondre avec l'amour. En effet, comment m'eût-il été possible de passer une matinée entière à m'entretenir de littérature, tête-à-tête, et dans une sorte de familiarité, avec une veuve jeune et jolie, sans éprouver pour elle le désir de lui plaire et le besoin de l'aimer? Je ne sais si elle s'étoit aperçue de l'air ému, que j'avois pris sur la fin, en lui adressant la parole, et de ce son de voix qui caractérise la tendresse, avec lequel je lui avois parlé: toujours est-il certain que, lorsque je lui offris la main pour la conduire à la collation que j'avois fait préparer dans le jardin, elle baissa les yeux, rougit, et

ne montra plus que de l'embarras à la place de l'enjouement qu'elle avoit manifesté dans la galerie.

Pour moi, je tâchai de composer ma voix et mon maintien ; et pour mieux étudier ses véritables sentimens, je pris sur moi de ne lui parler d'autre chose que des ouvrages, que nous avions placés au petit nombre des élus. Mais elle ne fut pas la dupe de cette fausse apparence ; et pour me mettre à mon aise, elle fit tomber la conversation sur les romans, et sur l'amour qui en fait tout l'intérêt. Il me fut aisé de comprendre à son langage qu'elle ne demandoit pas mieux que de m'entendre

disserter sur cette matière, pour trouver l'occasion de placer quelques mots qui, sans la compromettre, pussent m'enhardir à lui faire quelques aveux détournés.

Les divers sentimens qui m'agitoient, m'empêchèrent d'abord de lui parler à propos de l'amour des héros de romans, autrement que tout le monde; mais je m'aguerris peu à peu, et je finis par rendre la conversation beaucoup moins générale qu'elle ne l'avoit été au commencement, au sujet de ce dangereux sentiment. Cependant j'avois beau faire, mes expressions étoient encore trop vagues pour elle, et son impatience se manifestoit

par degré dans son maintien et dans ses regards. Quel est le jeune homme qui, à ma place, eût montré autant d'hésitation et de timidité, et tête-à-tête avec une jeune femme, n'eût trouvé sur-le-champ une de ces expressions qui font entendre aux femmes, tout ce que l'on sent pour elles, en sauvant leur pudeur! Si madame de Gourville avoit plus d'expérience que moi dans le manège de l'amour, elle ne sortit point pour cela des bornes que la bienséance et le respect pour elle-même, mettent aux démonstrations d'une femme honnête, qui éprouve les atteintes de cette passion. Bien loin de me savoir mauvais gré

de ma retenue, elle la regarda comme un effet des principes d'une excellente éducation, et d'une délicatesse commandée par l'hospitalité.

Cependant, elle ne fut pas plutôt hors de chez moi, que je me repentis d'avoir perdu, par une timidité malentendue, une si belle occasion de lui ouvrir mon cœur, et de lui demander sa main. Pour réparer ma faute: je lui écrivis, le même soir, la lettre suivante, que je recommençai vingt fois:

« Madame,

Si ma qualité de voyageur, ne m'avoit pas fait craindre depas-

ser pour un aventurier, vous n'auriez pas à me reprocher une retenue bien maladroite et bien déplacée, envers une hôte aussi aimable que vous. Comment a-t-il pu se faire que j'aie si mal reconnu les service important que vous m'avez rendu; et qu'au lieu de vous entretenir des sentimens que vous m'avez inspirés, je ne vous aie laissé apercevoir qu'un malheureux embarras, peu honorable pour un homme qui se flatte de connoître le monde et ses usages?

Ne vous laissez point tromper, madame, par une conduite qui n'est, ni selon mes principes, ni selon mon cœur. De grace ne m'abandonnez point dans le penible voyage que je viens d'en-

treprendre ; revenez demain me faire expier ma faute, et me rendre le bonheur que j'ai perdu depuis votre départ. »

J'envoyai cette lettre à madame de Gourville, un peu avant la fin du jour, et deux heures après j'en reçus cette réponse.

« Je vous avouerai, Monsieur, que je ne comprends absolument rien à votre lettre. Est-ce que je me suis plainte de votre conduite à mon égard? Si j'ai quelque reproche à vous faire, c'est moins au sujet de l'embarras dont vous vous excusez, que de certaines expressions qui vous sont échappées, et dont le sens n'est rien moins qu'obscur pour une jeune femme qui ne peut se mé-

prendre ni à l'air, ni au ton, avec lesquels on les prononce. Au lieu de chercher des subterfuges, et de vouloir me provoquer à vous dire ce que je pense de vous, et à deviner ce que vous sentez pour moi, que ne me dites-vous, sans hésiter, que vous m'aimez ? Assurément, je ne vous saurai point mauvais gré de cette confidence, et je serai loin de penser que vous ne voulez que me flatter, parce que je me crois assez aimable pour faire naître une sorte de passion. Que sais-je ? il pourroit bien arriver que j'adoptasse votre langage, et qu'au lieu de vous faire grace, je me misse un beau

jour dans la tête de vous la demander.

Si ces dernières paroles vous surprennent, rentrez en vous-même un petit instant; et regardez-les, comme un exemple de cette sincérité que vous voudriez me faire croire que vous ne connoissez pas. Au reste, je me rendrai demain avec plaisir à votre aimable invitation, et je me promets bien d'exercer votre expérience et votre sagacité, en parcourant vos livres de lettres et de mythologie. »

CHAPITRE IX.

Suite de l'Aventure précédente.

Le lendemain, à peine avois-je commencé de me mettre en route, que madame de Gourville entra chez moi, avec une contenance aussi assurée, que s'il n'eût été question de rien entre nous, ou que de choses indifférentes. Tout autre que moi, eût sans doute démêlé à travers ce sang-froid, le dessein de parvenir plus sûrement à son but; mais avec toute la finesse dont je me croyois doué, je fus complètement la dupe de ce manège

commun à presque toutes les femmes ; et retombant dans mon embarras de la veille, je ne sus que lui dire en la voyant venir à moi, et à peine osai-je fixer les yeux sur elle. La cruelle ! elle paroissoit jouir de ma peine, et me souriant avec une secrète ironie, elle me demanda si j'étois prêt à recommencer mes bibliographiques excursions. » Qu'avez-vous donc, ajouta-t-elle, aussitôt, en jetant sur moi un regard expressif, qu'avez-vous donc, que vous n'êtes plus l'homme que je vis hier si empressé, si ardent à rouler sa voiture de tablettes en tablettes ? »

« A cette question inattendue

je restai un moment interdit; mais reprenant bientôt ma présence d'esprit, je lui répondis qu'elle ne devoit pas ignorer la cause du changement qu'elle apercevoit en moi. Puisqu'il faut tout vous dire, continuai-je, d'un son de voix plus ferme qu'à l'ordinaire, c'est à vous, Madame, que je prie d'attribuer l'espèce d'altération que vous remarquez dans mon air et dans mon langage; mais ne pensez pas que je veuille ressembler à ces hommes qui, épris d'une jolie femme, à l'instant même où ils ont pu jouir de sa présence, ne lui adressent que des vœux indignes d'elle; et pensent l'aimer; quand ils ne sont

animés que d'une passion intéressée, et de ces desirs de volupté, si communs aujourd'hui, et si passagers. Ce n'est rien moins qu'à votre main, Madame que j'ose prétendre en ce moment; ce n'est rien moins que ma fortune que je desire de vous offrir. C'est le langage que je préfère à tout autre, interrompit madame de Gourville; et je vous avouerai que je ne voyois qu'avec peine votre embarras pour me faire l'aveu du sentiment honnête qui vous anime. Si j'ai pu vous inspirer quelque estime et quelque attachement, je dois vous dire à mon tour, que je ne suis point en reste avec vous; et que, si après la mort de mon époux, j'ai pu for-

mer quelques vœux pour un second mariage, nul autre homme que le neveu du respectable prieur qui m'honoroit de toutes ses bontés, ne me paroissoit mériter d'en être l'objet.

On doit penser qu'après une telle conversation, nous n'eûmes pas beaucoup de peine à nous exprimer tout ce que nous sentions l'un pour l'autre, mais avec ce ton de décence et d'amitié qui convient à deux personnes qui s'estiment mutuellement, et ne connoissent l'amour que comme un sentiment qui doit toujours se régler sur la vertu. Nous fûmes bientôt d'accord sur nos arrangemens réciproques ; et dès ce jour-même, nous prîmes la résolution

de mettre au plutôt le sceau de l'hymen, à la tendre affection qui nous unissoit.

Voilà, dira-t-on, ce qu'on appelle un mariage *ex abrupto*. Quoi ! est-il vraisemblable qu'un homme et une femme, qui ne se sont vus que rarement, deviennent épris l'un de l'autre, le même jour, et conviennent le jour suivant de celui où ils s'uniront par les liens de l'hyménée ? on ne voit guère dans le monde d'exemples d'une telle précipitation : au contraire, un intervalle assez long s'écoule toujours entre l'amour et le lien qui doit y mettre un terme.

Je conviens de la singularité de mon aventure, et de l'in-

vraisemblance qui en résulte; mais si l'on fait attention que j'étois en voyage, et comme tous les voyageurs, pressé d'arriver; que ma compagne de route m'avoit pour ainsi dire fasciné par ses connoissances littéraires, et par les charmes de sa figure; que, depuis son veuvage, elle avoit conçu pour moi, en venant voir mon oncle, une affection qu'elle n'attendoit que l'occasion de me témoigner; et qu'elle étoit ainsi que moi, ennemie de ces intermédiaires en usage parmi les amans, et qui pourtant leur sont si pénibles, on ne trouvera plus si extraordinaire, qu'elle ait saisi avec

autant d'empressement que moi l'occasion de lier son sort à celui d'un honnête homme qu'elle aimoit depuis quelques mois.

Me voilà donc devenu bien tranquille au sujet du chemin qui me restoit à faire, et dont la longueur m'effrayoit, pour le cas où j'aurois été obligé de voyager tout seul. Quelle douce satisfaction j'éprouvai, en pensant que non-seulement, je serois accompagné d'une femme aimable et spirituelle, autour de ma bibliothéque; mais que je l'aurois sans cesse à mes côtés, dans toutes mes autres promenades, à la ville, à la campagne, dans mon jardin; que nous monterions dans la même voiture pour nous

rendre au spectacle, chez mes parens, chez mes amis ; que par sa tendresse, ses soins, ses complaisances, elle adoucjroit, pour moi tout ce que le chemin de la vie a de pénible, que souvent elle feroit disparoître les épines qui y sont semées ; qu'elle y feroit croître des fleurs de toute espèce ; qu'elle me soutiendroit quand je serois fatigué ; me procureroit, après un long trajet, les douceurs d'un paisible repos ; et que, lorsqu'arrivé au dernier but, je serois sur le point de commencer le long voyage de l'éternité, elle m'encourageroit dans le terrible pas-

sage que j'aurois à franchir pour y arriver. !

O ! combien une femme qui unit un bon cœur à un bon esprit, est une précieuse compagne pour un homme quel qu'il soit, sur quelle que route qu'il se trouve engagé ! Que de carrières dans la vie qu'il seroit difficile et dangereux de parcourir sans elle ! Pour ne parler que de celle du monde, qui peut se flatter d'y paroître avec avantage, et d'en sortir avec succès, sans les conseils et l'expérience d'une femme qui le connoisse ? Comment ce jeune homme abandonné à lui-même, isolé, livré à l'inexpérience et aux passions,

pourra-t-il se promettre de n'y faire aucune faute, de n'y être exposé à aucun accident, de n'y rencontrer aucun obstacle, et de vaincre tant de difficultés qui se présenteront à lui, à chaque pas qu'il fera? Hélas! dès son début, quelles étourderies! quelle maladresse! que d'imprudences! que de faux pas! Mais si le ciel lui envoie pour amie, une femme vertueuse, instruite et belle, tout s'aplanit sous ses pas; la prudence conduit sa marche; et sans se détourner dans des sentiers périlleux, il s'avance à travers les précipices avec toute l'assurance que la sagesse inspire. A peine savoit-il, d'abord former quelques pas in-

certains; maintenant, c'est un voyageur intrépide qui passe là où cent autres n'ont fait que des chutes aussi honteuses, que déplorables.

Pour parler sans figure, voyager dans le monde, c'est y savoir vivre; or, je le demande, qui peut mieux que les femmes apprendre à un homme, cette science usuelle et pratique des usages et des bienséances, que leur pénétration et leur goût les rendent si capables de concevoir? où le jeune homme se formera-t-il à cette politesse exquise, qui réunit si délicatement l'orgueil et les égards, l'amour et la décence, l'indifférence et la bienveillance, cette politesse qui,

semblable à la parenté, ne forme qu'un tout d'un grand nombre de personnes qui ne se connoissent pas, comme celle-ci ne compose qu'une famille de plusieurs individus, si ce n'est dans la société d'une femme avec laquelle il puisse s'instruire de la conduite qu'il doit tenir envers les autres?

C'étoit donc de ma part un grand acte de prudence, dans le moment où je voyageois, que de me mettre, pour ainsi dire, sous la conduite d'une voyageuse aussi intéressante que madame de Gourville. Ce n'étoit pas seulement pour mon voyage bibliographique, que je voulois profiter de ses lumières : mon dessein

étoit encore de l'engager après notre mariage à m'accompagner dans mes promenades autour des murs de la capitale, pour m'y aider dans les observations morales et statistiques que je me suis proposé d'y faire.

J'ai cru de voir instruire mes lecteurs de cette aventure un peu romanesque, de peur qu'ils ne se scandalisassent, en me voyant tête à tête, avec une jolie et jeune femme. J'aurois bien pu donner à cette histoire, un peu plus de développement, la broder, comme l'on dit; mais, au lieu d'un épisode, je n'aurois fait qu'un roman, et semblable à certains voyageurs, j'au-

rois trompé les amateurs, en donnant le titre de voyage, à ce qui n'auroit mérité que celui d'aventures.

CHAPITRE X.

Courte digression sur le style épistolaire, Éloge des lettres de Cicéron, de madame de Sévigné, de madame de Graffigni, et du recueil publié par Léopold Collin.

La journée se passa toute entière, en conversations étrangères à notre bibliothéque; mais nous nous promîmes bien l'un à l'autre d'employer toute celle du

lendemain, à rendre visite aux épistolaires, mythologues et fabulistes, quoique ces messieurs n'aient rien entre eux d'assez commun, pour figurer dans le même chapitre.

A peine avois-je fait cette toilette négligée qui convient à un voyageur, et tient le juste milieu entre celle dont on ne sauroit se dispenser, quand on doit paroître en public, et cette espèce de désordre qui sied bien lorsque l'on reste chez soi, et que l'on n'a personne à recevoir, que madame de Gourville vint me demander à déjeûner, d'un air qui me fit souvenir que j'avois oublié la veille de lui faire cette politesse dont un voyageur ne

sauroit se dispenser à l'égard de sa compagne de voyage; et moins encore un amant à l'égard de la personne qui doit bientôt devenir son épouse. Comme je n'avois rien préparé pour une si agréable réception, je ne pus m'empêcher de manifester un peu d'embarras. Marthon qui s'en aperçut, me conseilla de conduire madame de Gourville dans le jardin, en attendant qu'elle fît ses dispositions pour réparer ma faute. Je suivis ses conseils en la priant de ne nous pas faire trop attendre; mais à peine eûmes-nous fait quelques tours de promenade, qu'elle vint m'avertir tout haut de l'exécution des ordres que je lui avois donnés

la veille, au sujet du déjeûner. J'admirai sa présence d'esprit, et madame de Gourville parut croire qu'elle avoit été prévenue, avant son arrivée.

Nous nous rendîmes donc dans la salle à manger, où nous trouvâmes une table couverte de tout ce qui doit composer le repas du matin, pour des voyageurs qui ont une longue route à faire. Je n'entrerai dans aucun détail à ce sujet; parce qu'il seroit inconvenant à un homme qui voyage autour des livres, de composer une nomenclature de comestibles; et que l'entretien que j'eus avec madame de Gourville fut tout littéraire, et si littérairé, qu'il ne fut pas ques-

tion un seul instant entre nous de ce que Marthon nous avoit servi à déjeuner.

Les auteurs de lettres furent les premiers objets de notre conversation. S'il est une classe d'écrivains que je puisse préférer aux autres, dit madame de Gourville, c'est sans contredit celle qui a adopté la forme épistolaire, pour ses compositions. Mais qu'il en est peu qui y aient excellé, et que l'on puisse lire jusqu'à la fin, sans éprouver un peu d'ennui! -- Je le crois bien, madame, car il n'est rien de plus difficile que d'atteindre à cette aimable simplicité, à cette naïveté gracieuse, à cette concision vive et rapide,

qui caractérisent le langage épistolaire ; croiriez-vous que pour réussir dans ce genre de littérature, il faille s'y prendre d'une manière toute contraire à celle qui se pratique pour les autres ouvrages, et que trop de correction est un défaut que l'on y doit soigneusement éviter ? -- C'est justement cette négligence dont vous voulez sans doute parler qui me plaît dans les lettres ; négligence qui ne consiste point dans l'emploi d'expressions triviales et de tours opposés aux principes de la langue ; mais dans un certain abandon de l'esprit et du cœur, dans une certaine manière de rendre ses idées, qui tient comme le

milieu entre le style du discours soutenu et celui de la conversation familière. -- D'après cela, je ne m'étonne plus que nous ayons si peu de bons recueils de lettres, si peu de modèles du style épistolaire. Vous l'avouerai-je, je ne suis point fâché de cette indigence de notre littérature, car mon choix n'en sera que plutôt fait, et je serai moins exposé à m'y tromper.

Après ce court entretien, je m'avançai vers les tablettes où mon oncle avoit placé les épistolaires, et je me mis à les parcourir, en commençant par celles qui contenoient les lettres des anciens. --Oh ! pour ceux-là, dit madame de Gourville en

souriant, je les abandonne à votre sagesse et à votre goût, car ma littérature ne remonte point si haut ; d'ailleurs, ne connoissant pas la langue latine, je ne suis, en aucune manière, capable de juger des traductions.

Je fus donc réduit à faire moi-même l'examen des anciens qui ont écrit les lettres. Je ne jugeai point les lettres grecques du rhéteur Alciphron, ni même celles d'Aristenète, dignes de fixer mon attention ; mais quand mes yeux se furent arrêtés sur les lettres à Atticus et à Brutus, et sur les lettres familières de Cicéron ; je poussai un cri de joie, et j'invitai madame de Gourville à prendre part à ma

bonne fortune, comme au plus heureux évènement qui eût pu m'arriver. Le nom des traducteurs ajoutoit encore à ma satisfaction, car c'est l'abbé de Mongaud qui a traduit les premières avec autant d'élégance que de fidélité, et l'abbé Prévôt les secondes, avec tout le talent qu'on lui connoît. Il ne me manquoit plus que les lettres de Pline le jeune, traduites par M. de Saci, et j'eus le bonheur de les trouver près de celles de Cicéron.

Quel beau monument que ces dernières, du goût, de la politesse, et de la philosophie de ce grand homme! Quel génie qui sait prendre tous les tons; qui embellit les plus arides sujets

des ornemens de l'élégance et de l'urbanité romaine ! Quelle profonde connoissance des hommes et des choses ! Quelle admirable sagacité et quelle habileté à distribuer la louange et le blâme ! Quel style pur, correct, harmonieux, tantôt noble et majestueux, tantôt simple, agréable, enjoué, pour exprimer tant de pensées élevées, ou profondes, ou seulement simples et riantes, toujours vraies, toujours naturelles, toujours justes !

Quelle différence des lettres de Pline le jeune à celles de ce grand orateur, et combien il est aisé de s'apercevoir en les lisant de la décadence du bon

goût chez les Romains! Pensées et style, tout annonce dans le premier un bel esprit qui ne veut rien écrire comme tout le monde, et pour qui la recherche est le mérite principal. Cependant ses lettres ne laissent pas d'être fort agréables à lire, même dans la traduction de M. de Saci, qui pourroit être plus élégante, si elle étoit un peu moins fidèle.

« Voilà, dis-je à madame de Gourville, toute la moisson que je trouve à faire parmi les anciens. Voudriez-vous m'aider maintenant dans le choix que je veux faire parmi les modernes; car le nombre prodigieux de lettres que j'aperçois sous l'étiquette

qui les désigne, seroit bien capable de m'embarrasser, et de m'induire en erreur, si vous n'aviez la complaisance de me prêter votre secours. -- Je le veux avec d'autant plus de plaisir, me répondit-elle, que le genre épistolaire me convient parfaitement, et que sans compter madame de Sévigné qui s'y est fait un si grand nom, plusieurs dames s'y sont aussi distinguées; ce qui me feroit croire que la composition des lettres est, plus que toute autre, en harmonie avec l'esprit des femmes.

Le premier recueil que vous avez à choisir, continua-t-elle; fait une époque mémorable dans notre littérature, sous le rap-

port du style qui est, depuis plus de cent-cinquante années, un modèle de pureté, d'élégance et de légèreté. -- Vous voulez sans doute parler des *Lettres provinciales* de Pascal? -- Vous avez deviné juste, reprit-elle. Quoique ces lettres ne roulent que sur des personnes qui n'existent plus, et sur des matières auxquelles on ne s'intéresse plus depuis long-temps, il faut les avoir lues, pour connoître l'usage qu'un esprit supérieur peut faire de l'ironie, de l'épigramme, de la plaisanterie, et de toutes ces figures dont l'emploi exige une finesse et une délicatesse de goût dont si peu de personnes sont capables. -- Voici, inter-

rompis-je, ces précieuses lettres, en trois volumes in-douze, édition d'Hollande, avec les notes de Wendrock, qui est le même que Nicole.

C'est bien, dit madame de Gourville, maintenant, passez aux lettres de madame de Sévigné, cette femme ingénieuse et cette tendre mère, qui a fait un si heureux mélange de ce que l'esprit a de plus délicat et de ce que le cœur a de plus affectueux. Je sais bien que madame de Sévigné ne plaît pas à tout le monde, et qu'on lui a reproché de la bégueulerie, de l'affectation, et un attachement pour sa fille qui va jusqu'à l'idolâtrie, partant, jusqu'au ridicule. Mais quel tort

ces reproches peuvent-ils faire à cette femme célèbre ; et quelle injustice de ne pas pardonner quelques défauts légers à un si beau caractère, et à un auteur qui malgré son sexe, est presque devenu classique, distinction accordée à un si petit nombre d'écrivains. Je partage, madame, interrompis-je avec vivacité, votre enthousiasme pour madame de Sévigné, et je m'empresse de réunir aux précédens recueils *l'Edition de ses Lettres*, en dix volumes, in-octavo, avec les notes de l'abbé de Vauxcelles, laquelle a été publiée à Paris, il y a quelque années, par MM. Bossange, Masson et Besson.

Nous avons bien encore un

recueil de lettres assez estimées, par madame Dunoyer, continuai-je ; mais je pense que, si je faisois tant que de l'adopter, il n'y auroit pas de raison pour rejeter les lettres de Ninon de l'Enclos, de la comtesse de la Rivière, de la duchesse de la Vallière, voire même, celles d'Abeilard et d'Héloïse, et la correspondance d'une chanoinesse portugaise. --- Je vois bien, reprit madame de Gourville, que vous avez jeté un œil de complaisance sur les *Lettres persanes* de Montesquieu, et sur les *Lettres d'une Péruvienne*, par madame de Graffigni. --- Oui, madame, vous avez eu raison de penser favorablement du cas que

je fais de ces deux recueils. Voulez-vous bien recevoir le beau volume qui contient les lettres de la bonne, raisonnable et spirituelle madame de Graffigni? Quant aux *Lettres persannes*, je m'en suis déjà emparé, en mettant à part les œuvres complètes de Montesquieu. Les *Lettres persannes!* quelle admirable réunion elles offrent de tout ce que la raison a de plus judicieux, de tout ce que la plaisanterie a de plus enjoué, de tout ce que le style a de plus gracieux! -- Si vous le voulez bien, nous nous hâterons de mettre fin à cette nomenclature épistolaire, en y ajoutant le recueil des *Lettres des Femmes les plus distinguées* du

siècle de Louis XIV, publié en dix-sept volumes in-douze, par le libraire Léopold Collin. Le succès qu'il a obtenu, vous est un sûr garant de sa bonté, et du plaisir que sa lecture vous fera éprouver. Il me semble que je l'aperçois encore broché, non loin de vous, et sur votre gauche. Maintenant respirons un peu, et nous expédierons ensuite les tablettes qui portent les mythologues et les fabulistes.

CHAPITRE XI.

Les Mythologues et les Fabulistes. Madame de Gourville se charge du choix à faire parmi leurs traductions.

Je n'entrerai dans aucune discussion relativement à l'origine des fables de la mythologie. Quelle que soit cette origine, toujours est-il certain, que cette science, si c'en est une, est la plus extraordinaire production de l'imagination humaine, et le systême le plus complet des extravagances qu'elle puisse en-

fanter. Cependant quelle raison brille au travers de toutes ces chimères ! quel fond inépuisable d'ornemens pour la poésie, la peinture, la sculpture, et pour tous les arts d'imitation ! quelle source agréable d'instructions utiles, pour l'âge mûr comme pour la jeunesse, pour l'adolescence, comme pour la vieillesse! Quel charmant pays à parcourir que celui où tout, comme dit Boileau, prend une ame, un visage! en effet, la mythologie anime toute la nature, et l'univers entier est embelli de ses tableaux. Dans les cieux, se tient la cour du grand Jupiter, à laquelle les Dieux arrivent par cet amas d'étoiles que nous appelons

la voix lactée ; le tonnerre est le foudre que le même Jupiter lance sur la terre, pour effrayer ou punir les humains ; les mers, les fleuves, les ruisseaux, les fontaines, sont peuplés de dieux, de déesses, de demi-dieux, de Nymphes, non moins belles que celles qui habitent les montagnes et les bois ; sur la terre, de quelque côté que l'on porte ses pas, on y trouve des Faunes, des Satyres, des Dryades et des Hamadryades ; les arbres, les arbrisseaux, les fleurs recèlent de charmantes divinités : jusqu'aux habitans de l'air, il en est peu qui n'aient été trouvés dignes de figurer dans les métamorphoses.

Tel est l'empire de la mythologie, que les plus beaux génies s'y trouvent assujettis, et que les plus grands poëtes, s'ils veulent mettre quelque variété dans leurs ouvrages, et les animer de la flamme poétique, sont obligés d'invoquer le secours des Muses, et de se faire, pour ainsi dire, payens, dans le sein du christianisme.

Je devois donc me bien garder de négliger les auteurs qui ont écrit sur la mythologie, ainsi que les fabulistes, espèce de mythologues (1 qui ont fait parler les animaux, pour faire mieux

(1) Mon oncle auroit dû, ce me semble, placer les fabulistes avec les poëtes, l'apologue n'étant point une métamorphose.

comprendre aux hommes les leçons de sagesse qu'ils vouloient leur donner. Madame de Gourville n'étoit pas moins empressée que moi à parcourir le champ mythologique ; je dirai même qu'elle montroit une sorte d'avidité pour les ouvrages qui en ont fait la description, et qu'elle voulut faire elle-même le choix de ceux qui devoient entrer dans une bibliothéque dont elle alloit bientôt devenir la copropriétaire. En vain je tâchai de la détourner de ce dessein, en lui mettant devant les yeux les dangers que la délicatesse de son tempérament alloit courir, et la lassitude qui seroit la suite des mouvemens multipliés qu'elle ne pourroit s'empêcher de

faire ; elle fut insensible à toutes mes observations, et se hâta d'aller prendre ma place devant les tablettes mythologiques. Il est vrai qu'elle avoit peu de pas à faire, et peu de mouvemens à se donner, pour faire un choix, à cause de la petite étendue de la subdivision qu'elle avoit à parcourir ; mais c'étoit encore beaucoup pour une femme d'une complexion délicate, que de se tenir debout sur une échelle, pendant une heure au moins.

La bibliothéque d'Apollodore, traduite du grec, par Clavier, en deux vol. in-octavo ; que pensez-vous de cet auteur, me demanda-t-elle d'abord ainsi que de son traducteur ? --- Je pense, lui répondis-je, que

M. Clavier a rendu service à son original, par les notes savantes dont il l'a enrichi – Et de la Théogonie d'Hésiode, qu'en dites-vous? – Hésiode doit être regardé, ainsi qu'Homère, comme le père de la mythologie grecque. Je l'estime beaucoup, d'après le bien que j'en ai lu : mais mythologie pour mythologie, je préfère à tout les métamorphoses d'Ovide, traduites par M. de St. Ange. -- Les voilà bien reliées; je pense que vous ferez bien d'y joindre la traduction en prose de l'abbé Bannier, à cause de ses explications aussi agréables qu'instructives. -- J'allois vous demander cet ouvrage auquel je vous prie, madame, de joindre, si vous les

trouvez, les huit volumes de la *Mythologie expliquée* du même auteur. -- Je vous sais un gré infini de cette demande. Quel excellent ouvrage! quelle érudition! quelle clarté! il faut, monsieur, l'avoir lu et l'avoir bien lu, pour être convaincu que la mythologie n'est autre chose que la vérité elle-même au-dessus de laquelle les poëtes ont entassé les brillans habits de la fable. Qu'a fait l'abbé Bannier? il a ôté tous ces habits, les uns après les autres, et dessous, il a trouvé la vérité. Je n'oserai pas vous dire cependant qu'il ait réussi dans toutes ses recherches, pour parler sans figure; mais les efforts qu'il a faits, nous procurent toujours le plaisir de lire

une infinité de choses ingénieuses qui ne laissent pas d'avoir une véritable utilité.

Les *Métamorphoses ou l'Ane d'or*, par Apulée, philosophe platonicien, en deux vol. in-octavo, avec beaucoup de figures. - J'ai lu cet ouvrage, et je m'en suis amusé. Mais je ne le veux plus lire. D'ailleurs, il n'appartient pas à la mythologie, n'étant qu'un tissu d'aventures bizarres et romanesques, où je ne trouve aucune espèce d'utilité. — Ah! ah! en voici un que vous ne mépriserez pas, que vous vous empresserez de mettre au nombre de vos élus, comme vous dites; veuillez recevoir de ma main, le dictionnaire de la fable, où la mythologie grecque, latine,

égyptienne, etc. par Fr. Noël, en deux vol. in-octavo. -- Je vous en ai, madame, une obligation infinie. Cet ouvrage est un vrai puits de science, d'où j'espère bien tirer de temps en temps, quantité de notions qui me manquent, et d'explications sans lesquelles ont est souvent embarrassé. -- Cet intéressant ouvrage ne doit pas vous empêcher d'adopter le *Dictionnaire de la Fable*, par Chompré, parce qu'étant portatif, vous pourrez le consulter à la promenade ou en voyage. --

Comme madame de Gourville ne m'avoit encore rien dit des *Lettres à Émélie sur la Mythologie*, par Demoustier, je lui témoignai l'étonnement où j'étois

de l'oubli où elle laissoit un ouvrage si célèbre, dont toutes les femmes avoient raffolé, quand il avoit paru pour la première fois, et qui, encore aujourd'hui, est le plus joli cadeau que l'on puisse faire à une dame, et un beau prix à donner à une jeune élève de pensionnat. « Je m'attendois bien, me répondit-elle, à cette observation, et je vous surprendrai bien, si je vous dis que je n'ai jamais aimé ces madrigaux mythologiques qui ont fait la réputation de l'auteur dont vous parlez. Eh! pourquoi, je vous le demande, a-t-il pensé que nous ne pouvions être instruites, que par des chansons? Quelle pauvre idée il a eue de notre sexe, ainsi

que ce grammairien qui nous a présenté toute la grammaire en couplets ! En voilà assez, Madame, pour que les lettres à Emilie ne soient placées, ni dans le rang de mes épistolaires, ni dans celui de mes mythologues, quelle qu'ait été d'abord mon estime pour elles, sous le rapport d'un simple amusement. — Puisque vous êtes si docile aux observations que je prends la liberté de vous faire, je vous offre, pour vous dédommager de votre sacrifice, la *Mythologie comparée avec l'Histoire*, par M. de Tressan, en deux volumes in-douze. Vous y trouverez plus à vous instruire en

une seule page, qu'en dix pages de M. Demoustier.

Comme vous devez être fatiguée, Madame, il me semble que vous ne ferez pas mal de laisser tous les abrégés mythologiques qui font nombre, sur la tablette que vous venez de parcourir, et de passer de suite aux fabulistes, espèce de mythologues sur lesquels je vous prierai de porter votre attention. -- Ce sera bientôt fait; car je vous avouerai que je ne vois que quatre volumes dont les étiquettes annoncent qu'ils contiennent des fables, savoir: deux des *Fables de La Fontaine*, et deux des *Fables* de l'abbé Aubert. - Vous

ne surprenez, Madame, car je m'attendois à trouver dans cette immense bibliothéque, au moins cinquante fabulistes, à commencer par *Ésope le Phrygien*. A quoi mon oncle a-t-il donc pensé de négliger un genre de littérature aussi aimable que l'Apologue, lui qui me citoit souvent si à propos des vers de *La Fontaine* ? Eh ! Monsieur, c'étoit précisément, parce, que M. votre oncle ne faisoit cas que des *Fables de La Fontaine*, qu'il aimoit tant à faire des applications des traits qu'il en avoit retenus. Vous n'avez rien de mieux à faire que de suivre son exemple, en vous bornant à cet inimitable fabuliste qui de tous

les poëtes est celui que j'ai toujours relu avec un nouveau plaisir, et que je lirai peut-être encore dix fois, avant ma mort. -- Quoi ! Madame, je pourrai me dispenser de lire *Ésope* et *Phèdre* ? -- Oui, Monsieur, parce que *La Fontaine* a imité leurs plus jolies fables, et qu'en les imitant, il les a incontestablement surpassées.

Je priai alors madame de Gourville de vouloir bien se reposer, après cette courte excursion, qui pourtant avoit dû la fatiguer ; et je me mis à compter les volumes que j'avois reçus de sa main. J'en trouvai vingt que j'inscrivis aussitôt sur mon catalogue particulier, en me

disant à moi-même : c'est beaucoup trop que vingt volumes de mensonges.

CHAPITRE XII.

Courte dissertation sur les Poëtes. Classification des auteurs qui ont écrit en vers. Poëtes grecs.

LORSQUE nous eûmes pris un peu de repos auprès des croisées qui donnoient sur le jardin ; et qu'en qualité de futurs époux, nous eûmes employé quelques instans à cause de la conduite que nous tiendrions l'un à l'égard de l'autre,

après nous être unis par les liens de l'hyménée, nous retournâmes vers les tablettes habitées par la nombreuse famille des poëtes anciens et modernes.

Nous voilà, dit madame de Gourville, en face du Mont-Parnasse. Voilà donc ces génies qui, dédaignant le langage vulgaire, n'ont voulu s'exprimer que dans celui des Dieux ! voilà les favoris d'Apollon et les amis des Muses ! Gardez-vous de croire que les poëtes ne sont que des hommes ordinaires, qui pensent comme les autres hommes, et qui, pour écrire, se traînent d'une idée à une autre. C'est l'inspiration qui anime leur ame, l'élève, et la rend semblable à

cette Sibylle qui ne prononçoit ses oracles, que lorsque Phébus l'agitant sur un trépied sacré, la jetoit hors d'elle-même, par un enthousiasme voisin de la folie. — Pensez-vous, Madame, interrompis-je, que tous les faiseurs de vers dont nous avons les ouvrages sous les yeux, aient été animés de ce feu divin, de cette inspiration dont vous parlez ? — Non, sans doute ; c'est le plus petit nombre, sans contredit, qui mérite le beau titre de *Poëte*, et la cime du Parnasse n'est encore habitée que par les Muses, et un peu plus d'une douzaine des écrivains qui les ont invoquées ; car, il ne suffit pas de versifier pour être un

poëte, et Apollon ne reconnoît pour tel, que celui qui à un goût épuré joint une ame de feu, et une imagination brillante. Un poëte, mon cher Monsieur, est un vrai prophête dont les élans, la majesté, l'élévation, annoncent que c'est une divinité qui préside à ses chants. -- Combien vous m'étonnez! Quoi! Madame, de tant d'hommes qui ont composé des poésies, depuis David jusqu'aux chansonniers du Vaudeville, vous n'en comptez qu'une douzaine et un peu plus, qui méritent le beau nom de poëtes! -- Assurément ce seroit bien assez que d'en compter dix-huit, pour tous les siécles et tous les pays. Au reste, ce

n'est point moi qui oserai assigner à ces messieurs la place qu'ils doivent occuper sur le Parnasse; il y a long-temps que leur réputation est établie; et nous n'avons plus qu'à souscrire au jugement que tous les peuples en ont porté. -- Nos poëtes vous trouveront assurément bien impolie, de les écarter ainsi du mont à double sommet où ils prétendent tous avoir mérité une place de distinction. -- Ce n'est pas ma faute, si leur amour-propre les aveugle sur leur mérite, et s'ils se croient dignes des honneurs que l'on rend à Homère et à Virgile. Cependant, il faut le dire, nous avons eu et nous avons des poëtes qui,

s'ils ne se montrent pas au premier rang, brillent avec un certain éclat dans les secondes places de l'Hélicon. Si l'on ne peut pas dire qu'ils sont parvenus au sommet, on ne doit pas dire qu'ils sont restés au pied de cette poétique montagne. Apollon leur a assigné des demeures un peu au-dessous de la brillante et ingénieuse société qu'il préside. -- C'est-à-dire, que ces messieurs arrivés au milieu du penchant de l'Hélicon, ont trouvé des niches d'où ils ne peuvent sortir, pour monter plus haut. -- C'est cela même, reprit, en riant, madame de Gourville. -- Faites-vous attention, ajouta-t-elle, que nous per-

dons un temps précieux, et que sans cette petite dissertation sur les poëtes, vous auriez déjà une assez jolie collection de ceux dont nous avons dit qui occupoient les premières places? -- Permettez, Madame, que je résiste un moment à votre impatience, lui répliquai-je; et que je vous demande quel rang et quel ordre vous observez entre les poëtes.

Madame de Gourville se recueillit un instant; mais prenant ensuite l'air et le ton d'une personne qui se rappelle ce qu'elle avoit oublié, et qui craint d'humilier un homme, par sa supériorité, en fait d'érudition littéraire, tous les poëtes,

dit-elle, n'ont pas été doués des mêmes talens, et n'ont pas suivi la même carrière; comme l'a dit Boileau:

L'un peut tracer en vers une amoureuse flâme:
L'autre d'un trait plaisant aiguiser l'épigramme.
Malherbe d'un héros peut vanter les exploits:
Racan chanter Phylis, les bergers et les bois.

Nous devons placer d'abord au premier rang les poëtes qui se sont distingués dans l'épopée. Viennent ensuite les poëtes lyriques, qui ont déployé dans l'ode toutes les richesses de la poésie, et se sont élevés à la plus grande hauteur, par les transports de leur ame et de leur imagination. On donne la troisième place aux poëtes dramatiques, dont

les compositions, pour être parfaites, exigent les plus grands efforts de l'esprit humain. A la suite de ces grands esprits qu'un petit nombre de mortels peuvent égaler, paroissent les auteurs des poésies didactiques, légères, anacréontiques, satiriques, et tous les chansonniers qui ont fait de la poésie un moyen d'inspirer la gaîté, en l'unissant à la musique. Je vous avouerai, Monsieur, que ces derniers ne sont pas ceux dont les ouvrages me donnent le moins de plaisir, et que le goût que j'ai pour les chansons l'emporte de beaucoup sur celui que j'ai pour les poëmes épiques, et pour les odes. Voilà, Monsieur, l'ordre que

nous aurons à suivre pour le choix que nous avons à faire dans ce nombre infini de poëtes dont les ouvrages sont maintenant sous nos yeux. Commençons, si vous le voulez bien, par les poëtes de l'antiquité, qui, comme je le crois, sont les premiers que nous trouverons dans nos tablettes, et souffrez que je procède moi-même à cet examen aussi agréable qu'important.

Madame de Gourville se rendit ensuite au poste qu'elle avoit quitté un peu auparavant, et quand j'eus fais avancer notre voiture bibliographique vis-à-vis les ouvrages des poëtes, elle y monta avec une légèreté qui étoit

l'indice certain de la satisfaction qu'elle éprouvoit.

A peine fut-elle parvenue au quatrième échelon, qu'elle s'écria : Homère, Homère ! Voilà le prince des poëtes, le poëte par excellence. Recevez la traduction de son *Iliade* et de son *Odyssée*, par M. Bitaubé, en six vol. in-octavo. Cette traduction vous plaira beaucoup plus que celle de madame Dacier, parce qu'elle est plus élégante, si elle n'est pas plus fidèle. Je vous présenterois bien les poésies d'Anacréon et de Sapho, les idylles de Théocrite, les hymnes de Callimaque, les poésies de Moschus et de Bion, et les odes de Pindare, si vous saviez lire

ces auteurs dans leur langue originale ; mais comme de toutes les traductions que nous en avons il n'en est point qui puisse satisfaire entièrement un homme de goût, je vous conseillerai d'en faire le sacrifice. Quant aux auteurs dramatiques grecs, tels qu'Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, et quelques autres dont nous n'avons que des fragmens, vous pourrez en acquérir une certaine connoissance, dans le *Théâtre des Grecs* du père Brumoi, en treize volumes in-octavo. Cet ouvrage est recommandable sous le rapport de la fidélité, et de l'élégance de la traduction, et par plusieurs dissertations où l'on

trouve autant de goût que d'érudition.

Il me semble, Madame, que vous n'êtes point là sur votre terrein, et que, malgré vos lumières littéraires, vous devez vous trouver mal à l'aise au milieu des Grecs et des Latins - Effectivement, je commence à m'apercevoir de quelque embarras, et à sentir qu'il y auroit du pédantisme de ma part à vous dire quels sont les auteurs grecs ou latins que vous devez adopter ou refuser. -- Ce n'est point là ce que j'ai eu l'intention de vous dire ; mais j'ai craint qu'au lieu d'un exercice agréable, vous n'en fissiez un trop pénible ou trop ennuyeux.

Puisque vous me le permettez, je vous céderai ma place, et je prendrai la vôtre ; mais bien entendu que vos conseils décideront des choix que j'aurai à faire.

Comme je me disposois à rendre visite aux poëtes latins, un journaliste de mes amis me fit demander par Marthon la permission de m'accompagner pendant quelques heures. Je le fis entrer ; il me témoigna d'abord beaucoup de joie de me rencontrer dans un pays où il espéroit trouver un grand nombre d'auteurs de sa connoissance ; mais lorsque je lui eu dis que je touchois aux frontières du pays latin, je

le vis changer de couleur, et après quelques propos interrompus, il me quitta avec autant d'humeur, qu'il avoit d'abord montré de gaîté et d'enjouement.

Voilà, dit madame de Gourville, un homme qui a une furieuse peur du pays latin. -- Il est bien naturel, repris-je, qu'il ne s'y plaise pas, s'il n'en connoît pas la langue. Pensez-vous que sa qualité de journaliste exige qu'il ait parcouru tous les chefs-d'œuvre de l'ancienne Rome ? A quoi cette érudition lui serviroit-elle ? Qu'il sache assez bien rédiger un article qu'on lui demande au sujet d'un vaudeville, d'un mélo-

drame, ou d'un opéra comique, rendre un compte passable d'un roman nouveau, ou d'une compilation nouvelle, qu'il s'entende assez bien à faire un petit éloge, ou à aiguiser une épigramme, c'est tout ce que le public attend de lui ; c'est de quoi on lui sait gré, et non pas de commenter Horace, ou d'expliquer ou Juvénal, ou Perse.

CHAPITRE XIII.

Les Poëtes latins anciens. Traduction des Géorgiques et de l'Énéide, par Delille. Horace, non encore traduit. Digression à ce sujet. Poëtes latins modernes.

QUAND le journaliste fut parti, nous nous amusâmes beaucoup de l'espèce d'effroi que les approches du pays latin lui avoit inspiré. Nous recommençâmes ensuite à marcher, et nous arrivâmes bientôt en face des poëtes qui ont illustré l'ancienne Rome. A leur tête

se présenta d'abord Virgile, ce prince des poëtes latins, comme Homère est celui des poëtes grecs. Une infinité d'éditions latines de ses œuvres, et non moins de traductions, m'obligèrent de ralentir ma marche pour les examiner. J'en voulois choisir, parmi les premières, une dont le format réunît à la correction typographique, l'avantage de pouvoir m'en servir à la promenade, ou en voyage; et parmi les traductions, je désirois en rencontrer une qui eût bien rendu l'élévation et l'harmonie de son original. L'édition latine d'Elzévir, de 1736, me parut préférable à toute autre sous le triple rapport de l'exactitude,

de la netteté et du format. Quant aux traductions, après m'être arrêté un instant sur celle de l'abbé Desfontaines, je passai à l'examen des deux qui, dans ces dernières années, ont occupé exclusivement l'attention publique. Je ne voulus point m'en rapporter, pour le choix que j'avois à faire, aux notes que j'avois lues dans le catalogue de mon oncle ; mais je crus devoir consulter madame de Gourville sur la préférence qu'elle donnoit à l'une des deux. -- Comme je n'ai aucune connoissance de la langue latine, me dit-elle, je n'ai aucun jugement à porter personnellement

sur les traductions de MM. Delille et Gaston ; mais si vous voulez vous en rapporter à un grand nombre de littérateurs de mérite, vous choisirez la traduction de M. Delille, comme plus virgilienne que celle de M. Gaston, qui, au reste renferme de grandes beautés.

Le doute que je venois de manifester, n'avoit point eu pour objet la traduction des *Géorgiques*. La plus belle comme la plus fidèle de toutes celles qui ont paru des Géorgiques, étant, sans contredit, la traduction du même Delille. Comme je voulois avoir tout *Virgile* traduit, je m'empressai de réunir aux

Géorgiques et à l'*Enéide*, la traduction des *Eclogues*, par M. Tissot, à qui je donnai, sans hésiter, la préférence sur M. de Langeac.

Après Virgile, tous les amateurs de la poésie latine nomment et lisent Horace, ce philosophe aimable qui tantôt disserte comme Socrate et Platon, tantôt s'élève comme Pindare, et tantôt chante comme Anacréon. J'aurois bien desiré de joindre à l'édition des Elzévirs, de 1729, une bonne traduction de ce poëte charmant; mais ni celle de Dacier, ni celle du P. Sanadon, ni celle de l'abbé Le Batteux, ni celle de Binet, ni même celle que M. Daru a pu-

bliée en vers françois, ne me plaisoient; et persistant à croire que ces messieurs n'avoient point été animés de l'esprit du Pindare latin, je me contentai de mon petit *Elzévir*, comme faisant pendant à mon *Virgile*, de la même édition.

« Comment a-t-il pu se faire, me demanda madame de Gourville, que nos poëtes lyriques, tels que Malherbe, J. B. Rousseau, Le Franc de Pompignan, Voltaire et Lebrun, n'aient pas entrepris de faire passer dans notre langue les beautés de ce poëte immortel? -- Cette question, Madame, lui répondis-je, se présente bien naturellement, et je n'ai jamais lu *Horace* sans

me la faire à moi-même. La réponse n'est pas difficile ; et je crois avoir deviné juste, en pensant que ces grands poëtes qui sentoient bien les beautés d'Horace et l'extrême difficulté de les rendre dans la traduction, craignoient de compromettre leur génie et leur gloire, en établissant une comparaison entre eux et cet auteur sublime. Ce n'est pas que dans leurs compositions originales, ils ne se soient montrés souvent ses égaux ; mais comme ses traducteurs, ils auroient pu aisément se placer au-dessous de lui. Alors, quelle honte pour eux ! Quelle humiliation pour leur amour-propre !

Est-ce donc que vous n'avez trouvé ni Plaute ni Térence, me demanda encore madame de Gourville, que vous n'en dites rien ? — Excusez-moi, Madame, c'est parce que je suis l'ordre dans lequel mon oncle a placé ses auteurs latins, que j'ai nommé Virgile et Horace avant eux. Vous pouvez bien croire que sans cette raison, je n'aurois pas passé sous silence ces deux poëtes; l'honneur de la comédie latine dans un genre si différent, et dont je viens d'apercevoir les œuvres, traduites par des auteurs estimés. Ne pensez pas que je veuille parler de cette traduction infidèle et lâche de Plaute par

Gueudeville, et de celle de Térence, sans élégance et sans graces, par madame Dacier, mais de celle du premier, par M. de Limiers, en dix volumes in-douze, et de celle de Térence, par l'abbé Lemonnier, en trois volumes in-octavo. Voulez-vous bien les recevoir, Madame, et vous amuser à les parcourir, en attendant que je vous présente les poésies de Tibulle, de Properce et de Catulle? — Eh bien! si vous les trouvez, je vous prie de me les remettre au plus vîte. Voyez, je vous prie, ou sont les *Élégies de Tibulle*, traduites par Mollevault, et les *Poésie de Properce*, de la tra-

duction de M. de Longchamp. Quant aux traductions, par le marquis de Pezai, je vous en tiens quitte, parce que je n'ai jamais pu les lire jusqu'à la fin; et que j'ai ouï dire que jamais auteur plus lourd n'avoit traduit des auteurs plus délicats. -- Je crois, Madame, qu'il vous suffit de commander pour être aussitôt obéie. Voici les trois auteurs que vous me demandez. En lisant *Tibulle*, veuillez croire que tous ses sentimens ont passé dans mon cœur, et que pour vous entretenir, je désirerois trouver cette délicatesse d'expressions qui le caractérise. Que de tels amans devoient être chéris de leurs maîtresses! Com-

bien ils savoient aimer ! Que celui qui les imiteroit seroit digne de l'amour des femmes qui vous ressemblent ! Quelle différence entre ces poëtes et Ovide qui dans son Art d'aimer n'a pas écrit une ligne pour les cœurs sensibles, et dont l'esprit n'est occupé qu'à inventer des moyens de séduction, et à enseigner la manière de les mettre en usage, auprès des jeunes cœurs dépourvus de toute expérience ! -- Cependant Ovide a composé de charmantes héroïdes. -- Oui, mais l'esprit y brille trop, et il s'en faut bien que l'amour parle un langage si étudié, et emploie une telle profusion d'ornemens. -- Eh

bien ! ! tenons-nous en à ses Métamorphoses dont je me rappelle que nous avons mis à part deux traductions.

Ah ! mon Dieu, m'écriai-je, faut-il vous nommer deux auteurs satiriques ?.... Me pardonnerez-vous, Madame, d'accueillir Juvénal et Perse, l'un traduit par Dussaut, et l'autre par Sélis ? Ferez-vous grace au premier, malgré sa satire contre les femmes ? — Oh ! je ne suis point aussi ridiculement susceptible que vous le pensez, reprit madame de Gourville avec vivacité. Si j'étois assez mal avisée pour en vouloir à Juvénal, ne devrois-je pas aussi condamner Boileau, qui l'a si bien

imité ? Poursuivez, je vous prie, sans trop vous inquiéter de mes avis sur les poëtes latins. J'aurai bien assez d'occasions de vous les dire, quand nous serons arrivés au Parnasse françois. -- Je réunirai donc Juvénal et Perse aux auteurs que je dois lire. -- Assurément, et vous feriez une sottise de ne pas chercher à les connoître. ---- Vous me dispenserez au moins de faire choix de Lucrèce, car je ne crois pas que quelques beaux morceaux que l'on admire dans ce poëte, soient une raison suffisante pour que je me détermine à m'enfoncer, pour les lire, dans ce nuage d'atômes épicuriens, avec lequel il a

élevé un palais fantatisque à la nature des choses. Si, pourtant, il me venoit jamais dans l'esprit, (ce qu'à dieu ne plaise !) d'augmenter ma bibliothéque, je m'empresserois de me procurer l'excellente traduction de ce poëte philosophe, par M. de Lagrange, en deux volumes in-octavo, ainsi que la *Pharsale de Lucain*, traduite par Brébeuf, de qui l'on a dit qu'il étoit plus Lucain que Lucain lui-même. -- Je ne connois point cette traduction, mais j'ai lu celle de Marmontel, l'homme du monde le plus froid, et conséquemment le moins fait pour rendre les idées et les sentimens du poëte

le plus exalté de l'ancienne Rome.

Après avoir visité tous les poëtes qui ont vécu, soit avant, soit pendant, soit peu-après le règne d'Auguste, je trouvai une assez longue suite de poëtes du second ordre de l'ancienne latinité, comme Stace, Silius Italicus, Claudien, Ausone, Prudence, Sidoine Apollinaire, etc. Je passai rapidement devant eux, et j'arrivai aux poëtes latins, modernes, dont les ouvrages forment une collection de plus de quatre cents volumes. Quelle différence de leurs vers à ceux de Virgile! Je jetai sur le plus

grand nombre un œil de dédain, et je m'arrêtai avec complaisance devant les Sannazard, les Vida, les Jean Second, les Coffin, les Commire, les Faerne, les Owen, les Palingène, les Polignac, les Rapin, les Vanière, les Santeuil, et quelques autres. Si je ne crus pas devoir faire aucun choix parmi eux, ce n'étoit pas que j'ignorasse leur mérite ou leur langue, mais il n'étoit dans mes vues que de conserver les poëtes de la plus belle latinité, ou leurs traductions; et pour lire des vers parfaits, je n'avois besoin que de mon Virgile et de mon Horace, de l'édition d'Elzévir.

Pendant ce temps-là, un pro-

fond silence régnoit dans la galerie ; car madame de Gourville lisoit Juvénal avec beaucoup d'attention, et ne se soucioit guère de m'entendre nommer les Jésuites françois ou allemands qui ont perdu leur temps à composer des poëmes avec des hémistiches et des réminiscences de tous les anciens poëtes qu'ils avoient lus. Quand j'eus terminé mes visites, je m'approchai d'elle, en lui demandant ce qu'elle pensoit de la femme de l'empereur Claude. Cette question la fit rougir, et elle me répondit avec beaucoup de modestie que toutes les honnêtes femmes devoient être humiliées d'appartenir à un sexe

qui a produit un tel monstre de dissolution.

Comme l'heure du dîner approchoit, et que nous étions fatigués l'un et l'autre, nous remîmes la partie au lendemain, et nous nous rendîmes dans le jardin sous un dôme de feuillage où j'avois donné ordre à Marthon de dresser notre couvert.

Avant de sortir, j'avois compté les volumes dont étoient composés les ouvrages des poëtes latins, que madame de Gourville avoit placés sur le bureau, et j'en avois trouvé vingt-sept. Quelle richesse pour un amateur! Quelle indigence pour un bibliomane !

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES.

Pages

CHAP. Ier. Mon rêve. Retour de mon ami. Courte discussion entre nous au sujet des Orateurs, des poëtes, et des traductions de leurs ouvrages. 1

CHAP. II. Orateurs grecs, latins, français. Réflexions sur leur genre d'éloquence. 14

CHAP. III. Romanciers. Courte discussion à leur sujet. 31

CHAP. IV. Arrivée d'un Libraire. Entretien sur les romans modernes et sur les femmes qui en composent. 53

CHAP. V. Les philologues. Monville est frappé d'asphixie. 68

pag.

CHAP. VI. Cause de l'indisposition de Monville. Danger auquel s'exposent les personnes qui remuent des livres dans les grandes bibliothéques, sans avoir pris la précaution d'ouvrir les croisées de l'appartement qui leur est consacré. Imprudence que commettent ceux qui vernissent leurs livres pour les garantir de la piqûre des vers. Je reçois la visite d'une jeune dame. 84

CHAP. VII. Arrivée de madame de Gourville. Description du pays des polygraphes. Polygraphes grecs, latins, françois, etc. 100

CHAP. VIII. Je forme une tendre liaison avec madame de Gourville. Je prends la résolution de l'épouser. 131

CHAP. IX. Suite de l'aventure précédente. 144

Pag.

CHAP. X. Courte digression sur le style épistolaire. Eloge des lettres de Cicéron, de madame de Sévigné, de madame de Graffigni, et du recueil publié par Léopold Collin. 158

CHAP. XI. Les Mythologues et les Fabulistes. Madame de Gourville se charge du choix à faire parmi leurs traductions. 176

CHAP. XII. Courte dissertation sur les poëtes. Classification des auteurs qui ont écrit en vers. Poëtes grecs. 191

CHAP. XIII. Les Poëtes latins, anciens. Traductions des Géorgiques, et de l'Énéide, par Delille. Horace, non encore traduit. Digression à ce sujet. Poëtes latins, modernes. 207

Fin de la table du second volume.